

Le mariage d'Olympe, drame en trois actes

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

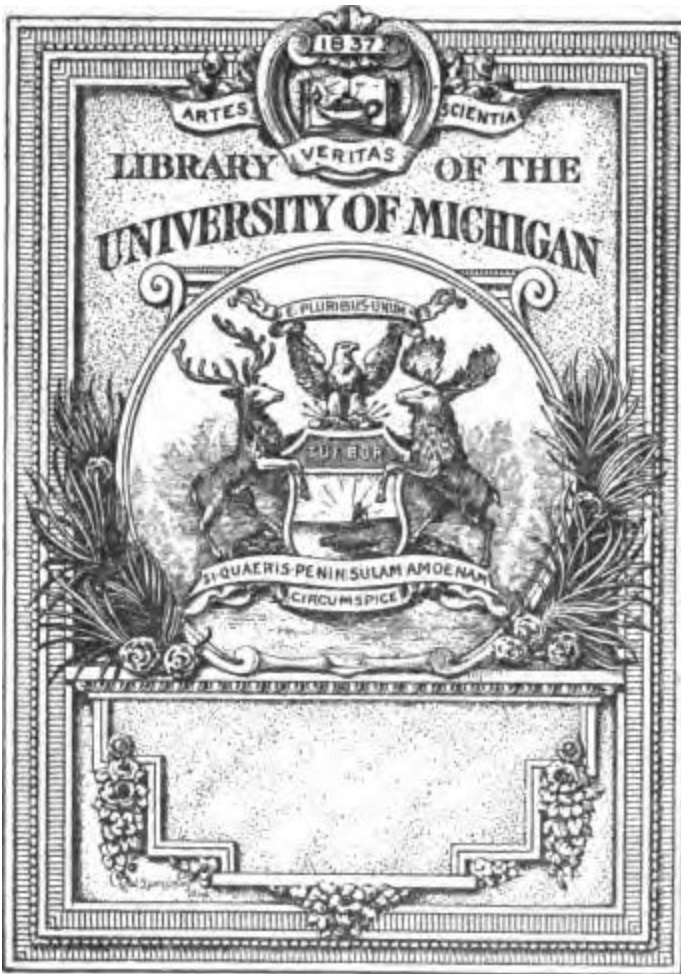
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

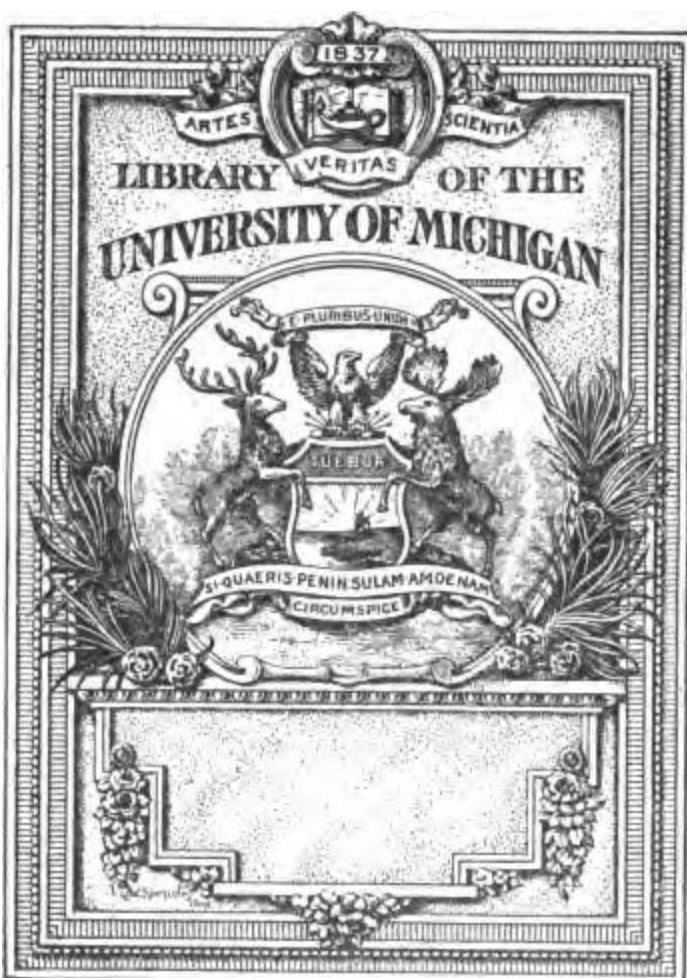
Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



The text on this page is estimated to be only 4.40% accurate

' V - _ -1 7i



The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^

The text on this page is estimated to be only 7.75% accurate

mm/ÊÊÊÊim 1 I I

The text on this page is estimated to be only 6.75% accurate

1. $f^V \nabla_i \mathbf{1} [I$

The text on this page is estimated to be only 18.75% accurate

fa l' i tl

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

LE MARIAGE D'OLYMPE DRAME EN TROIS ACTES

B«pr4eenté pour la première fois, & Paris, snr le théâtre da Yaudeville, le 17 juillet 1805, repris au même théâtre le 6 mars 1863, et an Gymaase le 80 décembre 1880.

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

GALMANN LÉVY, ÉDITEUR OEUVRES COMPLÈTES DB
EMILE AUGIER IVnmat grand in-18 L'AVBKTUBiiEBB, oomédie en
qaatre actes, en vers 2 fr. 9 i7N BBAIT MARIAGE^ comédie en dnq actes,
«n prose 2 » CBiNTURB DOB]&E, comédio en trois actes, en prose 2 »
LA CHASSB AU BOMAN, comédie en trois actes, en prose. . . 1 SO LA
ciauB, comédie en deux actes, en vers 1 60 LA CONTAGION, comédie en
cinq actes, en prose • • • ^ * DIANE, drame en cinq actes, en vers. 2 » LES
Bfi*BONTis, comédlc en cinq actes, en prose 2 » LE FILS DE oiB 0 Y
BB, comédie en cinq actes, en prose. ... 2 » LES FO UBCHAMB Air LT,
comédie en cinq actes 2 » GABBiBLLE, comédie en oinq actes, en vers 3 »
LE GENDBE DB M. POiBiBB, comédie en quatre actes, en prose 8 »
l'habit vbbt, proverbe en un acte, en prose 1 60 l'homme de bibn, comédie
en trois actes, en vers 2 » JEAN DB thommbbat, comédie en cinq actes, en
prose. ... 2 * LA JEUNESSE, comédie en cinq actes, en vers 2 » LBS
LIONNES FAUVBES, comédic en cinq actes, en prose. . . 2 » LIONS ET
BENABDS, comédie en cinq actes, en prose 2 » MADAME CAVE BLET,
comédie en quatre actes 2 » MAITRE GIiTiiriN, comédie en cinq actes, en
prose 2 » LE MARIAGE d'olympé, drame en trois actes, en prose. ... 2 »
LES MiPBiSES DB l'amour, comédie en cinq actes, en vers. 1 50 PAUL
POBBSTiEB, comédic en quatre actes, en vers 2 » PHILIBEBTB, comédic
OU trois actes, en vers , 2 » LA piBBBBB DB TOUCHE, comédlc en cinq
actes, en prose.. . . 2 » LB POST-soBiPTUM, comédie en un acte, en prose.
.:.... 1 60 s APHO, opéra en trois actes 1 » A. CHAIX ET C»% ara
BBRGÈRE, 20, 1 PARIS. — H6-1.

The text on this page is estimated to be only 16.27% accurate

LE MARIAGE é D'OLYMPE DRAME EN TROIS ACTES PAR
EMILE AUGIER DB L'aCADÉMIK VRANÇAI8B NOUYBLLB
EDITION CONFORME A LA DERNIÈRE REPRISE \. ^sS><SnF PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR ANCIENNE MAISON MICHEL LÉYY
FRÈRES RUE AUBER, 3 1881 Droite de npNiaeiion, de traduction et de
repréMotalion riserTét.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

/m >/■

The text on this page is estimated to be only 18.40% accurate

V A MON ILLUSTRE ET VIEIL AMI ERNEST MEISSONIER

jj

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

PERSONNAGES: LE MARQUIS DE PUTGIRON MM.
Brindbau. HENRI DE PUYGIRON CANDé. DE MONTRICHARD
Landrol. BAUDEL DE BBATJSÉJOUR Bahier. ADOLPHE St-Gbrmaix. '
LA MARQUISE DE PUYaiRON M-" Fromentin. GENEVIÈVE DE
WURZBN Berg*. PAULINE Pasa. IRMA Pbiolbau. Lq premier acte au
Casino do Pilnilz ; les deux autres dans un salon de ThOtel de Puygiron, à
Vienne. Distribution de la pièce en 1855 : MM. CHAtfBÉRT, LaGRANGE,
FÉLIX, E. MONROSB, PaRADE. M""* Chambéry, Saint-Mars, Fargubil,
Guillemin. En 1863 : MM. Nbrtann, Febvrb, Félix, Saint-Germain, Parais.
M""* Alexis, Brémont, Fargueil, Lambquin,

The text on this page is estimated to be only 25.54% accurate

LE MARIAGE D'OLYMPE ACTE PREMIER Le salon du
conTersation aux eaux de Piiolts. —Trois grandes portes eintréci Att fond
donnant sur un jardin ; au milieu un diran rond , à droite une table oourerte
de journaux, à gauche uu iéie-àFiète • SCÈNE PREMIÈRE. LE MARQUIS
DE PUYGIRON, usant un Journol, & gauche, près de la table. M. DE
MONTRIGHARD assis sur le divao en face du public. BAUDEL DE
BEAUSÉJOUR sur le diTande façon que le public ne voie que ses jambes.
MO.NTRICHABD, Usant le 6«td« an Voyageur, Pilnitz, à neuf kilomètres
sud-est de Dresde, résidence de la cour pendant Tété. Château royal; eaux
thermales; magniGquc établissement de bains ; maison de jeux publics... (n
jette le urrc.) Ce petit ouvrage est palpitant d'intérêt ! LB MARQUIS. Dites-
moi donc, monsieur de Montrichard, vous qui êtes au courant de la France
moderne, qu'est-ce que c'est que mademoiselle Olympe Taverny? Une
actrice? MONTRIGHARD. Non, monsieur le marquis; c'est tout
simplement une des femmes le mieux et le plus entretenues de Paris.
Comment son nom arrive-t-il jusqu'aux eaux de Pilnitz? I

2 LE. MARIAGE D'OLYMPE. LE MARQUIS. Le

Constitutionnel annonce sa mort. MONTRICHARD. Est -il possible? Une fille de vingt-cinq ans! Pauvre Olympe! BAUDEL, Mais tant d'années le diront. Olympe est morte? MONTRICHARD, après avoir cherché d'où sort la Tour, se lève et dit. Monsieur, la connaissez-vous? BAUDEL, Très peu. MONTRICHARD. Comment est-elle morte, monsieur le marquis? LE MARQUIS. Voici la nouvelle : (usant.) « On écrit de Californie ; La fièvre jaune vient d'enlever à la fleur de l'âge une de nos plus charmantes compatriotes, mademoiselle Olympe Tavemy, huit jours après son arrivée à San Francisco. » MONTRICHARD. Que diable allait-elle faire en Californie? Elle se faisait à Paris, bon an mal an, de soixante à quatre-vingt mille francs. BAUDEL. Elle aura perdu à la Bourse. MONTRICHARD, au marquis. Cela m'a toujours paru un contre-sens énorme que ces joyeuses créatures fussent sujettes à un accident aussi sérieux que la mort, ni plus ni moins que les honnêtes femmes. LE MARQUIS. C'est la seule façon qu'elles aient de régulariser leur position* Mais ce qui m'étonne, c'est que les journaux leur accordent ces articles nécrologiques. MONTRICHARD, l'asseyant à droite de la table. Voilà longtemps que vous avez quitté la France, monsieur le marquis? LE MARQUIS. Depuis la Vendée de 1832.

ACTE I, SCÈNE I. 5 MONTHICBAUDu Et nous sommes en
 4855... Il y a eu du changement en vingt-deux ans. LE MARQUIS. Cela
 devait être , et les choses marchaient d' à vers une confusion générale. Mais,
 que diable I il y avait une pudeur publique, ^-i^^i/f.^ MONTRICHARD. ('
 £h! que peut la pi^deur publique contre un fait reconnu? Or l'existence de
 ces demoiselles en est un. Ellp ont passé des régions occultes de la société
 dans les régions^ avouées. Elles composent tout un petit monde folâtre qui
 a pris son rang dans la gravitation universelle. Elles se voient entre elles ;
 elles reçoivent et donnent des bals; elles vivent en famille, elles mettent de
 Targent de côté et jouent à la Bourse. On ne les salue pas encore quand on a
 sa mère ou sa sœur à son bras , mais on les mène au bois en calèche
 découverte et au spectacle en première loge... et cela sans passer pour un
 cynique. BAUDSL. Voilai LE MARQUIS C*est très-curieux. De mon
 temps, les plus affronteurs n'auraient pas osé s'afficher ainsi.
 MONTRICHARD. > Parbleu! de votre temM cç nouveau jnonde était
 encore un maraisj il s'est desséché^ sinon àssâîni^Vous y chassiez bottés
 jusqu'à la ceinture; nous nous y promenons en escarpins. Il s*y est bâti des
 rues, des places, tout un quartierYet la société a fai t comme Paris, qui tous
 les cinquante ans s'agrège ses \ faubourgs : elle s'est agrégé ce treizième
 arrondissement. Pour vous montrer d'un mot à quel point ces demoiselles
 ont pris droit de cité dans les moeurs publiques, le théâtre a pu les mettre eu
 scène. LE MARQUIS. Comment? En plein théâtre, des femmes qui... Et le
 partene supporte cela? MONTRICHARD. Très-bien ; ce qui vous prouve
 qu'elles sont du domaine de iu comédie, et par conséquent du monde. r <^

I LE MARIAGE D OLYMPE. LE MARQUIS. Je tombe des nues.
)j d^- * irONTRICHARD. D où tomberiez-vous donc si je vous disais que
 c<vs dames trouvent à se marier? LE MARQUIS. Avec des chevaliers
 d'industrie? MONTRICHARD. Non pas! avec des fils de bonne maison. LE
 MARQUIS. Des idiots de bonne maison. MONTRICHARD. Mon Dieu ,
 non. La turlutame de notre temps , c'est la réhabilitation de la femme
 perdue déchue,' comme on dit; nos poètes, nos romanciers, nos
 dramaturges, remplissent les jeunes têtes d'idées fiévreuses de rédemption
 par l'amour, de virginité de rame, et autres paradoxes de philosophie
 transcendante... que ces demoiselles exploitent habilement pour devenir
 dames, et grandes dames. LE MARQUIS. Grandes dames?
 MONTRICHARD. Parbleu! l'hyménée est leur dernier coup de filet; il faut
 que le poisson en vaille }^ peine. LE MARQUIS, M letani. Vertubleu I
 monsieur de Montrichard, leur beau-père ne leur tord pas le cou?
 IIONTRICHARD), le leTant. Et le Code pénal, monsieur le marquis f
 (Baudei «o ièv« et desecna l»ett & peu à ^auebd.) LE MARQUIS. Je me
 moquerais bien du Code pénal en pareille circonstance! Si vos lois ont une
 lacune par où la honte puisse impunément s'introduire dans les maisons, s'il
 est permis à une fille perdue de voler Thonneur de toute une famille sur le
 dos d'un jeune homme ivre, c'est le devoir du père, sinon son droit,
 d*arrachor

ALY& 1, SCENE IL 5 son nom au voleur, fût-ii coiiè à sa peau
comme la tunico de Nessus. MONTRIGHARD. C'est de la justice un peu
sauvage pour notre temps, monsieur le marquis. LE MARQUIS. C'est
possible; aussi ne suis-je pas un homme de ce temps-ci. , BAUDEL. ^
Cependant, monsieur le marquis, supposez que cette fille ne laisse pas
traîner dans le ruisseau cette robe volée, comme vous dites... ^^ JVC LE
HAUQUIS. Supposition inadmissible, monsieur. BAUDEL. Ne 86 peut-il
pas que, lasse de son dévergondage, heureuse d'une vie calme et pure...
y,,rt^ LE MARQUIS. Mettez un canard sur un lac au milieu des cygnes,
vous ver* rez qu'il regrettera sa mare et finira par y retourner.
MONTRICnARD. La nostalgie de la boueI^..J BAUDEL. Vous n'admettez
donc pas de Madeleines repentantes? LE MARQUIS. Si fait, mais au désert
seulement. SCÈNE IL Lis MÊMES, LA MARQUISE, GENEVIÈVE,
•nirani ptr le fond à droite. LE MARQUIS. Chut! messieurs, voici des
oreilles chastes. MONTRIGHARD. Comment se portent madame Ui
marquise et mademoiselle Geneviève?

C LE MARIAGE D'OLYMPE. LA MARQUISE. Mieux, monsieur, je vous remercie... Avez-vous lu vos journaux, mon ami? LE MARQUIS. Oui, ma chère, et je suis à vos ordres. GENEVIÈVE. Il n'y a pas de nouvelles de la guerre, grand père? LE MARQUIS. Non, mon enfant. MONTRICHARD. Vous vous intéressez aux événements de Crimée, mademoiselle? GENEVIÈVE. Oh! je voudrais être un homme pour y aller. LA MARQUISE. Taisez-vous, petite folle. GENEVIÈVE. Je ne suis pas poltronne ; je tiens cela de vous, grand 'maman ; vous ne pouvez pas m'en vouloir, LA MARQUISE, lui donnant une petite tape sur la joue et se retournant vers son mari. Voulez-vous venir à la source, mon ami ? C'est l'heure. LE MARQUIS. Allons, (aux jeunes gens.) Nous sommes ici pour les eaux, nous autres invalides... Prenez mon bras, marquise; marchez devant, petite fille. (Bas, à l'amant.) As-tu mieux dormi? LA MARQUISE, de même. Presque bien, et toi? LE MARQUIS. Moi aussi (ne sortent. — MONTRICHARD les accompagne et se dirige vers le fond.)

SCÈNE III. MONTRICHARD, BAUDELOT. BAUDELOT, à Montrichard qui sort. Je suis ravi, monsieur, d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance.

ACTE 1, SCÈNE IIL 7 MONTRICHARD, m ^tournant. Quand donc ai-je eu cet honneur, monsieur ? BAUDEL. Mais... là... tout à Theure. MONTRICHARD. Pour quelques mots échangés? Diantre! vous êtes prompt connaisseur, BAUDEL. Voilà longtemps que je vous connais de réputation, et que j'ai un ardent désir d'être de vos amis... HONTRIGHARD. Vous êtes bien bon ; mais quoique mon amitié ne soit pas le temple de Tétiquette, encore n*y entre-t-on pas sans se itnn annoncer L(A part.) Quel est cet Olibrius? BAUDEL, ultiani. Anatole de Beauséjour... MONTRICHARD, Chevalier de Malte? BAUDEL. Je l'avoue. MONTRICHARD. La croix de Malte coûte quinze cents Irancs... le nom de B.';u* séjour coûte combien ? BAUDEL. Douze cent mille francs en terres... MONTRICHARD. Cest cher. Vous devez en avoir un autre meilleur marché. BAUDEL. Ah ! ah! ah ! très-joli ! — En effet, monsieur, je m'appelle Baudel de mon nom patronymique. MONTRICHARD. Baudel? Comme les Montmorency s'appelaient Bouchard. Il me semble, monsieur, que j'ai déjà entendu parler de vous... Ne vous êtes-vous pas présenté au Jockey l'an dernier? BAUDEL. Effectivement.

0 LE MARIAGE D'OLYMPE. MONTRICHARD. Et vous n'avez pas été admis parce que... attendez donc... parce que monsieur votre père était marchand de modes, BIADEL. ^/;, :, C'est-à-dire qu'il était le '^ffcuivile' fonds, le commanditaire de mademoiselle Aglaé. ^'^ '''

MONTRICHARD. Son associé en un root. Eh bien ! monsieur, si j'étais le fils de votre père, je m'çippellerais Baudel tout court ; il n'y a pas de mal à être chauve : le ridicule commence à la perruque, monsieur de Beauséjour. Sur ce, je suis votre serviteur. (fauss« ■ortie.) BAUDEL, rarrâtant.

Monsieur!... la terre de Beauséjour est située sur la route d'Orléans, à trente-trois kilomètres de Paris ; pourriez-vous me dire où est située la. terre de Montrichard? MONTRICHARD , reTenant en icine. Trois curieux m'ont déjà fait cette question imprudente. Au premier j'ai répondu qu'elle était située dans le bois de Boulogne ; au second dans le bois de Vincennes, et au troisième dans la forêt de Saint-Germain. J'ai conduit ces trois sceptiques sur ma terre, et ils sont revenus convaincus... très-grièvement; si bien que personne ne s'est plus avisé de m'interroger, et je crois, monsieur, que vous n'avez pas besoin vouft-même de plus amples renseignements. BAUDEL.

Vous ne parlez là que des parties d'agrément de votre propriété; vous oubliez les fermes qui en dépendent et qui sont situées à Spa, àHombourg, à Bade et à Pilnitz. MONTRICnARD. Monsieur tient absolument à un coup d'épée? BAUDEL. Oui, monsieur, j'en ai besoin; j'ai même une petite affaire à TOUS proposer à ce sujet. (Us s'asMjent à droite sur le îâte-k-tête.)

MONTRICHARD. Très-bien, mon cher monsieur Baudel. Je vous avertis que

ACTE I, SCÈNE III. 9 roas avez déjà un pouce de fer daiis le bras ; prenez garde de grossir la carte. BAUDBt. r^^^ Oh \ je sais que vous êtes la meilieufe lame de Paris. Votre épéevous tient lieu de tout, même de généalogie. MONTRIGHARD* Deux pouces. BAUDEL. De noblesse ambiguë, sans autre ressource connue que le jeu, vous êtes parvenu par votre bravoure et votre esprit à vous faire accepter dans le monde des viveurs élégants; vous êtes même un des corypïïées de ce monde... où vous vous conduisez d'ailleurs en parfait gentilhomme : dépensant beaucoup, beau joueur^ beau convive, fin tireur et vprt salant. IIONTRIGHARD. Trois pouces! Malheureusement votre dévei^^a'^ commencé. Vous êtes à sec, vous cherchez cinquante mille francs pour tenter encore la fortune, et vous ne les trouvez pas. MONTRIGHARD. Cinq pouces. lAUDBL. Eh bioDi moi, je vous les prête. MONTRIGHARD. Bah! BAUDEL. Combien de pouces, maintenant? MOIfTRlCHARD. Cela dépend des conditions du prêt.... car il doit y avoir des conditions? BAUDBL. Sans doute. MONTnu:ii.\nû. Parlez, M. de Beauséjour. 4.

10 LE MARIAGE D'OLYMPE. BAUDEL. Oh ! c'est fort simple ; je voudrais... MONTRICHARD. Quoi ? BAUDEL. Diable! ce n'est pas aussi simple qu'il me semblait d'abord. MONTRICHARD. Je suis très-intelligent. BAUDEL. Monsieur, j'ai cent vingt-trois mille livres de rentes. MONTRICHARD. Vous êtes bien heureux. BAUDEL. Eh bien, non; j'ai reçu une éducation de gentleman, j'ai tous les instincts aristocratiques; ma fortune, mon éducation m'appellent dans les sphères brillan^^ du monde... MONTRICHARD. Et votre naissance vous en repousse. BAUDEL. Précisément. Chaque fois que je frappe à la porte, on me la ferme au nez. Pour entrer et pour me maintenir, il faudrait me battre une dizaine de fois. Or, je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais j'ai , comme je vous le disais , cent vingt-trois mille raisons de tenir à la vie, et mon adversaire n'en aurait , lé plupart du temps, que trente ou quarante mille tout au plus; la partie ne saurait donc être égale. MONTRICHARD. Je comprends; vous voulez faire vos preuves une fois pour toutes, et vous vous adressez à moi. BAUDEL. Vous y êtes. MONTRICHARD. « Mais, mon cher monsieur, quand je vous aurai fourré un pouce de fer dans le bras, cela ne prouvera pas que vous tiriez bien l'épée. t/;-^^''

ACTE I, SCENE III. 44 BAUDBL, Aussi n'est-ce pas là ce que...
 MONTRICHARD. Quoi donc alors? BAUDBL. C'est très-délicat à
 expliquer. MONTRICHARD. Dites la chose brutalement, parbleu! nous
 avons un compte ouvert. BAUDBL. Vous avez raison... c'est un échange
 que je voudrais vous proposer. MONTRICHARD. Un échange de quoi
 contre quoi? Sapristi! vous ressemblez à ces bouteilles de Champagne qui
 font semblant de partir pendant un quart d'heure!... Demandez le tire-
 boudion, morbleu! ^ Cc'^ »r>i^^.r BAUDBL, M tofiBt 9% aUaat à Ivd. Eh
 bien, monsieur n'avez-vous pas pris pour devise a cruore divesf »
 MONTRICHARD. Oui, monsieur, oui, cruore dives, enrichi par son sang.
 Seulement, je n'ai pas pris cette devise ; elle fut donnée par Louis XIV, avec
 la terre de Montrichard, à mon quadrisaïeul, qui avait reçu huit blessures à
 la bataille de Senef. BAUDBL. Combien valait alors la terre de
 Montrichard? MONTRICHARD. Un million. BAUDBL, le« 7«ax b&Ui^.
 Cela fait cent vingt-cinq mille francs par blessure. Je ne suis pas aussi riche
 que Louis XIV, monsieur; mais il y a blessure et blessure... Une égratignure
 au bras, par exemple, ne vous semblerait-elle pas bien payée à cinquante
 mille francs? MONTRICHARD, •^Tivtnni. Vous voulez m'acheter un coup
 d'épée?... Vous êtes fou! 1

■ 12 LE MARIAGE D'OLYMPE, BAUDEL. Remarquez bien que j'ai plus intérêt que vous à tenir notre marché secret... Ce marché en lui-même n'a rien de répréhensible : le prix du sang a toujours été honorable, votre devise le prouve ainsi que le remplacement militaire.

MONTRICHARD, «inris «ne héilUiloa. Ma foi, mon cher, vous me plaisez... je serais bien embarrassé de dire pourquoi , mais vous me plaisez, et je veux m'amuser à faire de vous un homme à la mode. Je recevrai votre coup d'épée, mais gratis, entendez-vous? BAUDEL, kpart. Ce sera plus cher, n'importe! HONTEICHARD. . Envoyez-moi vos témoins. BAUDEL.

Mais la cause de la querelle? MONTBICHARD. Vous vous appelez Baudel : j'ai dit qu'il faudrait barrer TL. BAUDEL. Très-bien! Montrichard, c'est entre nous à la vie! à la mort! HONTEICHARD. Après l'affaire, nous pendrons la crémaillère de notre amitié à l'hôtel du Grand Seanderberg.

Allez, j'attends vos témoins ici, mon cher monsieur Baudel. BAUDEL. De Beauséjour. MONTRICHARD. Oui, oui... de Beauséjour. (saudeiiori.)

SCENE IVMONTRICHARD. Voilà un fier original ! J'en ferai quelque choso... j'en fera, mon ami d'abord... un ami fidèle et attaché., par la pat^/).
— Ma foi! j'avais grand besoin de cette rencontre pour me remettre

ACTE T, SCÈNE V. n r à flot. Âh! Montrichard, mon brave, il faut faire une fin; l'heure du mariage a sonné pour loil (U dMcend yen la porte defaae^H*. so croise arec Pauline, la aalae, pals 8*arrête.) SCENE V. MONTRICHARD, PAULINE. MONTRICHARD. Tiens! c'est toi? tu n'es donc pas morte? Les journaux n'en font jamais d'autres ! PAULINE. U y a méprise, sans doute. MONTRICHARD. Comment, n'est-ce pas à Olympe Tavemy que... PAULINE. J'aurais dû m'en douter ! Ce n'est pas la première fois qu'on me fait l'honneur de me prendre pour cette personne. — Je suis la comtesse de Puygiron, monsieur. MONTRICHARD. Ah ! madame, que de pardons! Mais celte ressemblance est si miraculeuse... Il n'y a pas jusqu'à la voix... Vous m'excuserez d'avoir pu m'y tromper... d'autant que nous sommes sur un terrain vague aussi accessible à Olympe Tavemy qu'à la comtesse de Puygiron. Pardon, madame. PAULINE, descendant à droite. Vous êtes tout excusé, monsieur. — Je croyais trouver mon oncle et ma tante dans ce salon. MONTRICHARD. Ils sont à la source. — M. le marquis ne m'avait pas dit que son neveu fût marié. PAULINE. Pour une bonne raison, c'est qu'il ne le sait pas encore. MONTRICHARD. Ah! PAULINE. C'est une surprise que mon mari et moi lui avons ménagée.

X 14 LE MARIAGE D'OLYMPE. Ainsi veuillez ne pas l'avertir de notre arrivée, si vous le voyez avant nous... ou plutôt indiquez-moi le chemin de la source. MONTRICHARD. Faites-moi la grâce d'accepter mon bras, madame. J'ai l'honneur de connaître un peu votre famille... (s'écarter.) Baron de Montrichard... et je suis heureux du hasard qui... que... Que c'est bête de faire poser un vieil ami ! PAULINE. Monsieur... MONTRICHARD. As-tu peur que je te vende ? Tu sais bien que je suis toujours du parti des femmes. D'ailleurs nous pouvons nous servir mutuellement : mon intérêt te répond de ma discrétion. PAULINE. Comment serais-je assez heureuse pour vous rendre service, monsieur le baron... de Montrichard, je crois ? MONTRICHARD. . . f C'est de la défiance ! Vous voulez des arrhes ? volontiers. Je songe à me marier : votre grand oncle, le marquis de Puygiron, a une petite fille charmante ; j'ai ébauché un commencement de connaissance avec lui , mais je ne suis pas encore admis dans la famille ; vous m'y ferez entrer et vous servirez mes projets, moyennant quoi quiconque aurait l'impertinence devons reconnaître, aura affaire à moi. Voilà. (Pauline tend la main. Pauline jette un coup d'œil pour s'assurer qu'ils sont seuls.) PAULINE, mettant la main dans sa poche de Hontrichard. A quoi m'as-tu reconnue ? « MONTRICHARD. A ta figure d'abord... Ensuite au petit signe rose de ta nuque d'ivoire, ce petit signe que j'adorais. PAULINE. Tu t'en souviens encore ? MONTRICHARD, Parbleu ! tu as été mon seul amour. PAULINE. Et toi le mien. MONTRICHARD. C'est agréable pour ton mari ce que tu dis là. A propos de

ACTE I, SCÈNE V. 1» mari, parlons donc de ton mariage. En quoi estril? en vrai ou en faux? t PAULINE. En ce qu'il y a de plus vrai, mon cher Edouard. Non, Alfred. Tu crois? MONTRIGHARD. PAVLIlfB. MONTRIGHAED. Positivement. Mais erreur n'est pas compte... Ton seul amour a eu tant de petits noms !— Comment diable t'est venue ridée saugrenue de te marier? Tu étais heureuse comme une poule en pâte. PAULINE. Ne vous ôtes-vous jamais aperçu en descendant le boulevard que vous aviez oublié votre canne dans un cabinet du café Anglais? MONTRIGHARD. Cela s'est vu. PAULINE. Vous êtes retourné la chercher. Vous avez tro^iyé toutgrorgje rangée dans un coin, les candélabres éèfife^ ta nappe 'Siev^; un bout de bougie sur la table tachée de graisse et de vin ; dans cette salle tout à Theure éclatante de lumières, de rires et de parfums savoureux, la solitude, le silence et une odeur fade. — Des meubles dorés qui ont l'air de ne connaître personne et de ne pas même se connaître entre eux ; pas un de ces objets familiers qui retiennent autour d'eux quelque chose de la vie du maître absent et semblent attendre son retour ; en un mot l'abandon. MONTRIGHARD. C'est exact. PAULINE. fh bien(mon cher, notre existence ressemble à celle de ce cabinet de restaurant : des fêtes ou l'abandon , pas de milieu. Vous étonnerea&-vous que l'hôtellerie aspire à devenir la maison?

A*^ 46 LE MARIAGE D'OLYMPE. MONTRICHARD. sSans parler d'un certain appétit de vertu que vous avez dû contracter à la longue? PAULINB* Vous croyez rire? MONTEICRARD. Non pas I La vertu pour vous c'est du fruit nouveau, je dirais presque du fruit défendu. — Mais je vous préviens qu'il vous agacera les dents. PAULINE. Nous verrons. «ONTEIGHARD. C'est un rude labeur, ma chère, que la vi^ d'une honnête lemme! PAULINE. Ce n'est qu'un jeu au prix de la nôtre. Si l'on savait ce qu'il nous faut d'énergie pour ruiner un homme! MONTRICHARD. EnGn, n'importe, vous voilà comtesse de Puf giron. Que signifie la nouvelle de votre mort que donne le Constitua tionnell' PAULINE. C est une note que ma mère a fait passer dans tous les journaux. MONTRICHARD. Comment va-t-elle cette bonne Irma? PAULINE. é Très-bien. Elle est heureuse. En me marimit je lui ai donné tout ce que je possédais, meubles, bijoux, rentes. MONTRICHARD. Ça l'a consolée de vous perdre... Mais pourquoi cette mort supposée? .-. PAULINE. Ne fallait-il pas dépister les gens? Grâce à mon trépas, personne n'osera reconnaître Olympe Tavemy dans la comtesse de Puygiron. Toi-même, mon cher, tu m'aurais encore fait tes excuses si j'avais voulu nier mordicus, et je l'auraii fait si tu n'avais pas donné des arrhes.

ACTE 1, SCÈNE V. ^7 MONTEICHAnD. Suppose pourtant que tu sois rencontrée par un de tes qimis (lui ait connu ta liaison avec le comte? PAULIIVK. Pei'sonne ne l'a connue, MONTAICHAAD. Bah? PAULINE. Konrî m*a prise tout de suite au sérieux ; H faisait U;^ la discrétion à mon endroit... Didier et Marion Delonney '/uoi! Tu comprends : j'ai pris la balle au bond, j'ai joué mon jeu. J'ai parlé d'entrer au couvent, il m'a demandé ma main, et je la, lui ai accordée» J'ai feint un départ pour la Californie , et j'ai été rejoindre Henri en Bretagne , où je Tai épousé , il y a un an, sous mon vrai nom de Pauline Morin. MONTRIGHARD. C'est donc un pur imbécile? PAULINE. Insolent! C'est un jeune homme très-instruit et charmant. MONTRIGHARD. Alors comment se fait-il?... PAULINE. B n'avait jamais eu de maîtresse; son père le tenait très-sévèrement; à sa majorité, il était aussi naïf que... MONTRIGHARD. Que toi... à quatre ans. Pauvre garçon! PAULINE. Il est bien à plaindre ! je le rends complètement heureux! MONTRIGHARD. Est-ce que vous l'aimez? PAULINE. Ce n'est pas la question. Je sème sa vie de fleurs... artificielles, si vous voulez; mais ce sont les plus belles et les plus solides. MONTRIGHARD. Soit! mais elles no sentent rien.

18 LE MARIAGE D'OLYMPE. ^.« . PAULINE. ^^" Henri est enchiffrené... et j'entretiens son rhumt MONTRIGHARD. Joli passe-temps! Voyons, ma chère, la main sur la ccri science, trouvez-vous que le jeu en vaille la chandelle? PAULINE. Jusqu'à présent, non ! Nous avons passé dix mois en Bretagne dans^le tôterà-tête le plus complet; nous voyageons depuis deux mois dans le plus complet tête-à-tête... je ne peux pas dire que ce soit d'une gaieté folle. Je vis en recluse nomade, transférée d'auberge en auberge, comtesse pour mes domestiques, les servantes et les postillons. J'aurais fait un triste rêve s'il n'y avait que cela dans mon rêve... mais il y a autre chose! Maintenant qu'Olympe Tavemy (Dieu ait son âme) a eu le temps d'aller en Californie, d'y mourir, et d'être pleurée à Paris, je peux entrer hardiment dans le monde par la grande porte, et c'est le marquis de Puygiron qui me l'ouvrira. MONTRIGHARD. Votre mari va vous présenter à son oncle? PAULINE. Ah! bien, oui! il ne s'attend seulement pas à la rencontre que je lui ai ménagée. MONTRIGHARD. Eh bien, voilà un brave garçon pris dans un joli piège 1 PAULINE. Bah ! c'est pour son bonheur ! je lui rends une famille. D'ailleurs, en me présentant comme une honnête femme, je ne mentirai pas. Depuis un an , je suis la vertu même. J'ai fait peau neuve. MONTRIGHARD. Vous n'avez pu qu'y perdre, comtesse.' f . PAULINE. Bavard! — Voilà mon mari, (lmontrlchard remonte un pra •■ faitant un frand talut à Pauline..)

ACTE I, SCÈNE VL 49 SCÈNE VI. Les Mêmes; HENRI.
MONTEIGHABD. Faites*moi la grâce, madame, de me présenter à monsieur le comte. PAULINE. Monsieur le baron de Montrichard, mon ami. HENEI, Nhiaiii. Monsieur... PAULINE. Nous venons de faire connaissance d'une façon assez étrange. Monsieur de Montrichard, en me voyant entrer, m'a prise pour cette personne... vous savez... à qui on prétend que je ressemble... MONTEIGHABD. La méprise était d'autant plus inexcusable que cette personne est morte en Californie, et que je ne crois pas aux revenants. PAULINE. Elle est morte, la pauvre fille? Ma foi, je n'ai pas le courage de la pleurer ; il faut espérer que désormais on ne me confondra plus avec elle. HENBI. Prenez garde, madame; monsieur de Montrichard est peut-être plus sensible que vous à cette perte. MONTEIGHABD. J'en conviens, monsieur; c'était une femme dont je faisais le plus grand cas. Elle avait le cœur fort au-dessus de sa destinée. HENBI. Ah! — Sans doute monsieur a été en position de l'apprécier mieux que personne? MONTEIGHABD. Non, monsieur, non. Je n'ai jamais eu avec elle que des relations très-courtes et très-amicales

The text on this page is estimated to be only 29.33% accurate

io LE MARIAGE D'OLYMFË. IIEN RI) lai Mrrtni li miio «tm
el^Mton. lo SUIIS ravi, monsieur, de vous avoir rencontré. . Il ne ix^th dra
qu'à vous que nous devenions amis. MONTRIGHARD. Monsieur ! (a
p&Tt.) Il me fait de la peine. SCÈNE VII. Lrs MâMES, UN
DOMESTIQUE. LE DOMESTIQUE, entrant. n y a là deux messieurs qui
demandent monsieur de Montrichard. MONTRIGHARD, à part. Ah ! ah !
les témoins du jeune Baudel. (Haut.) C'est bien, j'y vais. (a. Henri.) J'espère,
monsieur le comte, que nous reprendrons bientôt cette conversation. —
Madame ! HENRI , A Ptaline, ▼•yant la marqnlà. Mon oncle !
MONTRIGHARD, renco&tiant le marqaia à la porte. Monsieur le marquis,
vous allez vous trouver en famille, (n tort.) SCÈNE VIII. PAULINE,
HENRI, LE MARQUIS, LA MARQUISE. ' LE MARQUIS. C'est Henri !
— Ahl cher enfant de mon cœur, la bonne surprise. (U lai ieod tte bru^
Henri l'embraïae et baiaa la main de la marquise.) Trois ans sans venir voir
les exilés! dont un sans leur écrire, ingrat! LA MARQUISE. Qu'importe !
les affections de famille ne s'éteignent pas comme les autres par l'absence et
le silence. A deux cents lieues d'intervalle nous avons été frappés du même
malheur, nous avons porté le même deuil. LE MARQUIS. Nous t'attendions
presque après la mort de ton pauvre père.

ACTE I, SCÈNE VIII. , ^ . ^\ Il nous seinb.aU que tu devais avoir
l)esoin de te serrer contre nous. (PaoUne ^t remonté* au fond «ans perdre
de Tue les peiyonnaffes , eUe •e déberrasia de son chapeau ^ de Ibn
mantelet qa*eUe place sur un fauteuil; pois eUe deseend à gauche.) HENEI.
Je me suis trouvé bien seul en effet, et j'ai songé à vous; mais des affaires
importantes... LE MARQUIS. Oui, je comprends... une succession à
recueillir... C*est le côté le plus triste des douleurs humaines , qu'elles ne
puissent s'abstraire des intérêts matériels. Enfin, te voilà, sois le bienvenu.
LA MARQUISE. Comgdent avez-vous su que nous étions ici? IIENkl.
Mais... j*avoue que je Fignorais... Je complais vous trouver à Berlin en
achevant mon tour d'Allemagne. LE MARQUIS. Eh bien, vive le hasard! si
c'est lui qui nous réunit; nous te tenons, nous ne te Iftchons pas. HENRI. Je
serais heureux de passer quelques jours auprès de vous... mais je ne fais que
traverser Pilnitz... et je repars dans une heure... LE MARQUIS. Allons
donci HENRI. Une affiure impérieuse... LE MARQUIS. Tu me la donnes
belle I II n'y a pas d'affaire qui puisse t'empêcher... HENRI. ordonnez-moi.
(Il regarde Pauline qui est près de la table. Le mardis •arprend ce regard.)
LE MARQUIS. Ah! c'est autre chose I (Bas è ncni.) Tu voyages en
compagnie?... fiieni bieni c*est de ton âge. (Haut.) Puisque tu n'as qu'une
heure à nous donner, passons-la du moins ensemble, chez nous. Notre hôtel
est à deux pas. Offre le bras h la tante.

22 LE MARIAGE D'OLYMPE. (U prend son chapeau. Uenri donne le bras à la marquise ; ils fonl quslqaes pas Ters la porte.) PAUMMI^ Henri, je t'attends ici. , LE MARQUIS, se retoo mont. . Vous manquez de tact, mademoiselle. HENRI, traversant la scène et prenant la main de PauliM. La comtesse de Puygiron, mon oncle. LA MARQUISE. La comtesse de Puygiron 1 LE MARQUIS, surp rit. Vous êtes marié? HENRI. Oui, mon oncle. LE MARQUIS, aÉTèrement. Comment se fait-il, monsieur, que je n'en aie rien su, moi, ^ le chef de la maison ? HENRI. Permettez-moi de ne pas aborder une explication qui mettrait mon respect aux prises avec ma dignité. Je ne vous cherchais pas à Pilnitz, et je n'ai pas l'intention de vous y braver par ma présence ; mais en vous cédant la place, je crois faire tout ce que vous pouvez attendre de ma déférence. LE MARQUIS. Il ne s'agit pas ici de déférence, monsieur! Il y a dans les familles une solidarité d'honneur dont on ne s'affranchit pas à son caprice. Demandez -moi ce que j'ai fait de notre noni; je vous répondrai que je l'ai toujours porté avec respect et que je ne Tai taché que de mon sang. A mon tour, j'exige de vous le même compte. ^ HENRI. Vous exigez?... En épousant Pauline, j'ai rompu le pacte de famille, et j'ai le droit d'en rejeter les servitudes puisque je n'en réclame pas les privilèges. * LA MARQUISE. Henri, mon enfant, ne trouvez-vous pas de paroles plus conciliantes? LE MARQUIS» Eh ! madame^ croyez-vous que ce soit lui qui parie? Ne voyez*

ACTE I, SCÈNE VIII. 23 vous pas qu'ou loi a soufflé un esprit de révolte contre tout ce qu'il respecta^? % \ m HENRI. Vous vous trompez, monsieur; je respecte toujours ce qui est véritablement respectable. Mais les préjugés du monde, ses conventions absurdes, ses hypocrisies, ses tyrannies, non, rien ne m'empêchera de les mépriser et de les haïr! LE MARQUIS. Qui donc avez -vous épousé pour haïr la société? HENRI. Permettez-moi de ne pas répondre. PAULINE. Pourquoi ne pas le dire, mon ami ? voulez-vous laisser croire à votre oncle que votre mariage est pis qu'une mésalliance? cette pensée le tuerait. Je vais, si vous le voulez bien, rassurer son honneur inquiet... après quoi , nous partirons. HENRI. À la bonne heure 1 (U remonte un peu.) PAULINE. Je m'appelle Pauline Morin, monsieur le marquis ; je suis fille d'un honnête fermier. LE MARQUIS. Vous, fille d'un fermier? avec ce langage, cette élégance? PAULINE. La tendresse aveugle de ma mère m'a donné, pour mon malheur, une éducation au-dessus de ma naissance. LE MARQUIS. C'est pOSSiblOt VeneZ) marquise* (n donne le bras à sa femme et remonte Ton le fond.) PAULINE. Restez... C'est à mof de me retirer puisque ma présence vous oàt odieuse. ^ LE MARQUIS. Vous ne prétendez pas sans doute être accueillie par une * famille où vous êtes entrée à la dérobee? (MouTementduenri)

%i LE MARIAGE D'OLYMPE. PAULINE. Pourquoi pas furtivement? Dites toute votre pensée, monsieur le marquis 1 mon mariage doit vous sembler un miracle d'astuce ^*J" et de roueri&^ / / LE MARQUIS. Il n'y a pas eu besoin de miracle contré Inexpérience d'un enfant. HBNA. Mais elle voulait me fuir dans un couvent ! PAULINE. C'était une comédie et une comédie grossière... Qui espérezvous persuader de ma sincérité? Qui admettra qu'une fille du peuple rencontrant chez vous les élégances d'esprit et les délicatesses de cœur qu'elle avait rêvées , vous ait donné toute son âme? Vous avez été bien naïf de le croire ; demandez à votre oncle. Si je vous avais véritablement aimé, j'aurais refusé d'être votre femme... n'est-ce pas, monsieur le marquis? LE MARQUIS. C'est vrai. HENRI. Croyez-vous qu'elle n'ait pas refusé? tout ce que vous auriez . pu me dire contre ce mariage , elle me l'a dit. PAULINE. Ce n'était pas votre bonheur seulement que je défendais , C* était aussi le mien. (Henri s'assied à droite de la table.) YOUS CroyCZ qUO j'ai fait un beau rêve, monsieur le marquis? Si vous saviez ce que je souffre! Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, j'avais prévu ce qui arrive, (a Henri.) Pauvre ami, vous ne vous rendez pas compte de ce qui se passe en vous !• j'ai peut-être fort de vous le dire... mais je n'avance vo!re clairvoyance que d'une heure. Votre amour s'eî^t fatiguedans la lutte impossible que vous avez entreprise contre les lojs du monde; vos traditions de famille, que vous avez foulées aux pieas et que vous appelez encore des préjuges, se rediessent peu à peu«. LA MARQUISE, baa aa marquit. Ce doit être vrai.

The text on this page is estimated to be only 25.96% accurate

ACTE I, SCÈNE VIII. 2^ PAULINE. <v Vous résistez , vous vous indignez de trouver votre bonheur inégal à votre sacrifice ; mais chaque jour le bonheur diminue le sacrifice augmente, et bientôt le regret des biens perdus se changera en remords. LA MARQUISE, b&f au Buniaii. Ce n*esi pas le langage d'une intrigante. PAULINE. Mais sois tranquille, ami , ce jour-là je te rendi^i tout et ton amour aura été ma vie entière. LA MARQUISE. Pauvre femme! PAULINE. Adieu , monsieur le marquis ; pardonnez-moi l'honneur que l'M de porter votre nom... je le paie assez cher. LA MARQUISE, bas aa marfalf. Dites-lui une parole moins dure. LE MARQUIS. Le principe inflexible qui a régi ma vie entière nous sépare , * madame, et je le regrette. PiULINE. Merci ! je pars bien fière, j'em^iorte l'estime du Grand mar« quisl LE MARQUIS. Vous connaissez mon nom de guerre? PAULINE* Ke suis-je pas fille d'un Yendéent KBNRI, bai. Que dis-tu? PAULINE, bit» atHtiit li MOaTaineit d'Ilenrf. Puisque nous allons partir. (B«wi remonte ren le foBa.) . LA MARQUItB. Fille d'un Vendéen? PAULINE* Mort au champ d'honneur.

26 LE MARIAGE D'OLYMPE. LE MARQUIS. Dans quelle rencontre? PAULINE. A Chanay. LE MARQUIS. Les nôtres s'y sont comportés héroïquement t... Comment J ties-vous que s'appelait votre père? PAULINE. Yvon Morin. LE MARQUIS. Je ne me souviens pas... PAULINE. Je le crois... c'était le plus humble soldat de la cause que vous défendiez. LE MARQUIS. Nous étions tous égaux , tous anoblis par la fidélité , et s'il y a eu des distinctions, c'est la mort qui les a faites, (a Henri.) Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu as épousé la fille d'un Vendéen ? ce n'est pas une mésalliance cela!... Votre père a déjà mêlé son sang au nôtre , comtesse. PAULINE. Oh ! monsieur le marquis ! LE MARQUIS. Votre oncle! (n lui ouTre les bras, eUe «> jette.) LA MARQUISE, tendant la miUn à Pauline qui la babe. Je savais bien qu'Henri ne pouvait avoir fait un mariage mdigne de lui. LE MARQUIS, à Henri. Il ne s'agit plus de départ , j'espère? ABNRI. Ahl tenez, mon oncle. •• rpaal^ne l*arrét« du regard.) LE MARQUIS. Pars si tu veux, nous gardons ta femme... Venez à notre aubei^e, comtesse, je veux vous présenter à ma petite-fille... Il faudra bien que ce fier gentilhomme vous suive*

ACTE I, SCÈNE IX•2: HENRI. Eh bien, oui f Nous vous rejoignons, mon oncle. LE MARQUIS. Ne nous fais pas trop attendre... Nous ne nous mettrons pas à table sans toi... (n lenr serre les mains et remonte Yen la porte.) C'est au Lion-d'Or. (n sort areo la marquise. PaoUne passe h ^acbe. Henri Ta pràs d'eUe.) SCÈNE IX. , PAULINE, HENRI. HENRI. Jure-moi que tu ignorais la présence de mon oncle & Pilnitz, jure-le moi sur ta viel PAULINE. . Sur ma vie, sur la tête de ma mèrel Quelle mauvaise pensée t'a traversé l'esprit? HENRI. Pardonne-moi! mais, tu l'as deviné, je souffre, je vais quelquefois jusqu'à douter de toi ; et ce roman que tu as si vite imaginé... PAULINE. Tu crois qu'il était préparé? HENRI. Je l'ai craint un moment, et mon cœur s'est serré. PAULINE. Pauvre enfant! tu as pensé que je voulais entrer dans ta fiunille, que je voulais être comtesse pour tout de bon? HENRI. Oui. PAULINE Je ne t'aurais donc épousé que par ambition? 0 Henri! A quoi tient ton estime pour moi? HENRI. Ne m'en veuille pas; j'ai l'esprit malade.

28 LE MARIAGE D'OLYMPE. PAULINE. Je le sais, et c'est pourquoi j'ai voulu te rendre ta famille, car je sens bien que mon amour ne te suffit plus... Mais plutôt que d'encourir un soupçon de toi, je vais dire toute la vérité à ton oncle. HENRI, Elle le tuerait... elle le tuerait!... (a tombé assis sur lui.) PAULINE, l'asseyant près de lui. D'ailleurs, nous partirons après-demain... demain, si ce mensonge te pèse... HENRI. Oui ! Tu l'as fait dans une intention pieuse, et je t'en remercie; mais je n'ai pas le droit de violer les préjugés de mon oncle, et surtout de les violer à l'abri d'une supercherie. Gha» que serrement de main, chaque mot que tu échangerais avec ma famille serait un abus de confiance dont je rougissais. PAULINE, l'embrassant de ses bras. Nous partirons ce soir Chassez les nuages de votre beau front, mon enfant adoré! je ne demande pas mieux que de ne vous partager avec personne. Allons, venez! venez rejoindre ces pauvres gens à qui vous enviez la joie que je leur procure. HENRI. Tu es un ange ! PAULINE. C'est moi qui m'as donné des ailes ! (sue lui donne un baiser sur le front ; Henri l'embrasse au front. — A part.) MO VOilà COMTESSOL RI DU PEBIFIER ACTE.

The text on this page is estimated to be only 20.95% accurate

ACTE DEUXIÈME A Tiouie, chM 1« nuurqulf • Le salon de famille. — Ya«ie piice dans le itjle du iempi de Lonlf Zin, à pan% ooap^i , lambrissée da haut en bae de chêne sculpte. — Porte an f&id: portes latérales an second plan; dans le pan eoupë, à gauche, un« grande cheminée, an-dessus de laquelle est le portrait en pied de la marquise; de chaque oM du portrait une toroh&re k olnl bougies. — Dana Is pan coupé, k droite^ une fenêtre à embrasure profonde ; tnr le premier plan, un miroir de Venise* SCÈNE PREMIÈRE. LÂ MARQUISE et GENEYIÈYË, assises sur le derant de la seine, à gauche, et traTalllaat à die ouvrages de tnnmes ; LE MARQUIS | debout, au fond, devant la oheminée; PAULINE, à demi éteadae luriuM eauseuM à droite. LA MAEQUISE. N'oubliez pas, mon ami» que nous dînons ce soîr^chez madame de Ransberg. LB MARQUIS, se lerant. Je n'aurais garde. Vous savez que madame de Ransberg est ma passion. LA MARQUISE. Et je crois que vous êtes payé de retour. Si elle avait seuroent une trentaine d'années de plus, je serais jalouse. GENEVIÈVE. Au contraire, grand'maman ! c'est parce qu'elle a vingt ans. il me semble... • LA MARQUISE. Qu'elle ne peut pas lutter avec mof, qui en ai soixante. 2. â

Ô LE MARIAGE D'OLYMPE. GENEVIÈVE. Vous croyez que la victoire est du côté des gros bataillons ? LA MAHQUISB. En fait d'amitié, oui. LE MAHQUI8. t Je lui sais bon gré à cette chère petite baronne de l'accueil qu'elle a fait à notre Pauline. GENEVIÈVE. A ce compte , vous pourriez étendre votre reconnaissance à toute la société de Tienne. LE MARQUIS. Je ne dis pas non. J'ai été touché et flatté, je n'en disconviens pas, des honneurs qu'on a rendus à mon pavillon. GENEVIÈVE. Dirait-on pas qu'il couvrait de la contrebande? LE MAHQUIS. Tu as raison... La fatuité m'emporte, je fais comme l'An? chargé de reliques. GENEVIÈVE .^ té lerant. Vous entendez, Pauline? PAULINE , sorUnt de sa réferie. Quoi donc? GENEVIÈVE, aUant à PmOIb» Tant pts pour vousl vous perdez un beau madrigal... Cela vous apprendra à ne jamais être de la conversation. LA MARQUISE. Elle est souffrante, ne la tourmente pas. j 4l , GENEVIÈVE. Vous êtes toujours souffrante I PAULINE. Ce n'est rien... (a put.) L'ennui 1 LE MARQUIS, «'aMerant pr^ de la marqnliw. Nous VOUS avons fait coucher trop tard hier. Vous n'avez pas l'habitude de veiller.

ACTE II, SCÈNE I. 31 PAULINE. C'est vrai. s OENBYIÈVE. La fioiriée était si amusante I PAULINE, à pari. Comme la pluie. GENEVIÈVE. Madame de Rosential est si gaie I II semble qu'elle souffle sa gaieté à tout le monde. Nous avons fait la partie de vingt-et-un la plus bruyante 1 Le whist des anciens a dû s'en émouvoir. LA MARQUISE. Le chevalier de Falkenstheim, mon partner, coupait mes^ rois à tout bout de champ... LE MAHQUIS. Et il s*en excusait sur les éclats de rire de Pauline, qui le troublaient. GENEVIEVE. C'est bien d'un sourd qui fait la fine oreille 1 Pauline n'a pa? desserré les dents... ce qui ne l'a pas empêchée de gagner des sommes folles. LA MAHQUISE. Vraiment? PAULINE. Folles... cent francs au moins. LE MAHQUIS. C'est joli, dans une partie à vingt sous le jeton. Mais je soupçoK?^e que vous n'aimez pas le jeu. PAULINE. J'en convions, monsieur le marquis, je n'aime pas le jeu... (a j»!*.) a 20 sous. GENEVIÈVE. Pauline est une personne grave qui s'ennuie dans le monde, D'est<> pas? LA MARQUISE. Cependant vous vous faisiez une fête d'y aller.

32 LE MARIAGE D'OLYMPE. pacliub. Je me le figurais autrement qu'il n'est. LB MARQUIS. Vouï avez un caractère trop sérieux ma chère nièce. PAULINE. Peut-être. LA MARQUISE. Mais le monde ne se compose pas uniquement de frivolités. Pourquoi, si vous vous ennuyez dans le camp de la jeunesse , ne venez-vous pas dans celui des gens mûrs? vous trouveriez là une conversation solide et intéressante. PAULINE. Mon Dieu, madame, je l'avoue à ma honte : la plupart des choses dont on parle dans le monde ne m'intéressent pas. Je sms une sauvage, j'ai trop vécu dans notre rude Bretagne. LE MARQUIS. Nous vous civiliserons, chère enfant. — Quel temps fait-îlT GENEVIÈVE, «lUnt à la oroUéo. Superbe! LA MARQUISE. Gela ne durera pas. LE MARQUIS. Est-ce que votre blessure vous fait souffrîrl LA MARQUISE. €n peu. PAULINE. Quelle blessure? GENEVIÈVE, redeseendant «a scioo. Vous ne savez donc pas que grand'maman est un ancien nûli taire? LE MARQUIS. Geneviève, vous perdez le respect. GENEVIEVE, allant à la marquifo. Je VOUS ai déplu, bonne maman?

Non. ma fille. ACTE II, SCÈNE L 33 LA MARQUISE. LE MARQUIS. Vous lui passez tout» ma chère ; elle devient trop familière. LA MARQUISE. Eh, mon ami, la familiarité est la menue monnaie de la tendresse. Nous sommes trop vieux pour thésauriser., LE MARQUIS. Soit ! mais cette enfant vous parle comme je n'oserais pas le faire, moi. GENEVIÈVE. C'est entre bonne maman et moi, grand-papa; cela ne vous regarde pas. LA MARQUISE. Geneviève, vous vous oubliez... GENEVIÈVE* Ah ! vous voyez bien que vous êtes aussi sévère que grandpapa. — Vous ai-je lâché, grand-papa? LE MARQUIS» Non, ma fille; je te permets avec moi certaines choses... GENEVIÈVE. Ah ! vous voyez bien que vous êtes aussi indulgent que bonne maman, (eu* rembrasso.) LE MARQUIS. L'enfant se joue de nous, marquise. G E N E V I È V E , l«ur prenant la main. Pardonnez-moi ma petite ruse; j'ai voulu expérimenter ce que m'a dit Henri, du respect que vous avez l'un pour l'autre. LE MARQUIS. Cela t'étonne que je respecte ta grand'mère? GENEVIÈVE. Oh ! non ; mais je n'avais pas encore pris garde à quel point... c'est Henri qui me l'a fait remarquer. Comme c'est beau , me disait-il, ces deux existences qui se sont appartenu tout entières Tune à l'autre! Ces deux vieilleses sans tache! ces deux cœurs qui ont traversé la vie ensemble et dans lesquels r

34 LE MARIAGE D'OLYMPE. la vie n'a déposé qu'une vénération mutuelle ! Le chef et U ^ sainte de la famille ! PAULINE, à^tt. Philémon et Baucis. GENEVIÈVE. Et une larme est venue dans ses yeux«.. une larme d'attendrissement et d'admiration. LA MARQUISE. Cher Henri 1 LE MARQUIS. Il a dit vrai, ma fille : ta grand'mère est une sainte. LA MARQUISE. Tancrede... ce n'est pas à vous de me canoniser. LB MARQUIS. Vous demandiez l'histoire de cette blessure, Pauline? La voici : La marquise m'avait suivi au château de la Pénissière... Vous savez les circonstances de ce siège terrible. Quand l'incendie nous força d'abandonner le château , nous fîmes notre retraite en combattant jusqu'à la lisière d'un bois où nous nous dispersâmes après avoir essuyé une dernière décharge. J'arrivai avec la marquise à une ferme où j'étais sûr de trouver un asile; en frappant à la porte, elle s'évanouit, et je m'aperçus alors qu'elle avait le bras cassé d'un coup de feu. Tant que nous avons été en danger, elle n'avait pas poussé une plainte, de peur de retarder ma fuite, (lui tendant la main.) O chère fomme! cette balle reçue sans un soupir te sera comptée dans le ciel! LA MARQUISE. Je ne l'espère pas, mon ami : vous me l'avez payée sur la ♦erre. PAULINE. Admirable héroïsme, (a part.) Posent-ils tous les deux I GENEVIÈVE. Je voudrais avoir votre ftge et avoir fait cela t LA MARQUISE. Tu le ferais dans l'occasion, j'en suis sûro. GENEVIÈVE. Ouï, je vous le jureî... et Pauline aussi.

The text on this page is estimated to be only 27.49% accurate

ACTE II,* SCÈNE ÎL. 3j « LA IIARQUISF. Sans doute... elle est Bretonne. PAULINB, à pari Ils finissent par croire que c'est arrivé. UN DOMESTIQUE. La voiture est attelée. LE MARQUIS, k la marquise. Venez, ma chère... (a Generi^Te et à paoune.) Nous reviendrpiL VOUS prendre pour dîner... Habillez-vous, mesdames. , GENEVIÈVE. Oh ! nous avons le temps. PAULINE. Est-ce que je ne peux pas me dispenser de ce dîner? LE MARQUIS. Impossible , mon enfant : c'est en votre Wnneur qa'oU le donne. (Le marquis et la marquise sortent par le fond.) PAULINE, à part. Quel ennui I (EUe étouffe un bàUement et passe à ffauehe.) SCÈNE IL PAULINE, GENEVIÈVE. PAULINE. .OÙ vont41s donc tous les jours, à la même heure, en tête à léte? GENEVIÈVE. Us vont soi-disant à la promenade, mais personne ne les / rencontre» ' PAULINE. Quel mystèreil GENEVIÈVE. Oh! j'en sais le fin mot, mais je ne fais pas semblant de le savoir... Ils \ont visiter les pauvres* PAULINE* Allons donci est-ce que l'on se cache pour cela?

36 LE MARIAGE D'OLYMPE. GENEVIÈVE. \^ f^y La charité ne doit-elle pas être pudique? ^ PAULINE. Sans doute... sans doute... (à part.) Ma parole, je vis à l'aise avec ces gens-là... je me casse le nez à chaque instant. GENEVIÈVE. Où donc est Henri? PAULINE. Je n'en sais rien... Chez les pauvres, probablement. GENEVIÈVE. Il a l'air triste depuis quelque temps. PAULINE. Il n'a jamais été gai... C'est un jeune homme mélancolique. GENEVIÈVE. Vous ne lui connaissez pas de chagrin? PAULINE. Ma chère, la mélancolie vient de l'estomac. Voyez si les gens bien portants sont tristes..... Monsieur de Montrichard) par exemple... (sue s'AMied.) GENEVIÈVE, louchant. Il doit avoir un bien bon estomac. PAULINE. Quelle verve ! quelle gaieté ! GENEVIÈVE. Il est amusant. PAULINE. Et bravo comme son épée... En voilà un qui rendra sa femme heureuse ! GENEVIÈVE. Vous dites ça comme si vous n'étiez pas heureuse avec Henri? PAULINE. Très-heureuse ! Henri est charmant. Mais madame de Montrichard n'aura rien à m'envier... et je voudrais que ce fût vous. GENEVIÈVE Moi?

ACTE II, SCÈNE U. 37 PAULINE. N*ave&yous pas remarqué
 que monsieur de Montricliard vous egarde beaucoup? 6BNSYIÈVB. Non.
 Est-ce qu'il vous l'a dit? PAULINE. Quoi? OBNEVIÈVB. Qu'il me regarde
 beaucoup? PAULINE. Je m'en suis bien aperçue... Il est manifeste qu'il est
 amoureux de vous. GENEVIÈVE. i Vous intéressez-vous à lui ? f
 PAULINE. Oui, parce que je vous aime. GENEVIÂVB. Bh bien, chargez-
 vous de le décourager. PAULINE. :j Pourquoi?... Vous déplaît-il? , j
 GENEVIÈVE, étoordimeïl. Non, pas plus qu'un autre; mais je veux rester
 fille. PAULINE, M tofant. Vous m'étonnez... Je ne vous croyais pas d'une
 dévotion in compatible avec le mariage. GENEVIÈVE. Ce n'est pas par
 dévotion... c'est une idée comme cela. PAULINE. Vous aimez donc
 quelqu'un que vous ne pouvez pas épouser? GENEVIÈVE. Je n'aime
 personne... PAULINE. Vous rougissez.. • (L*aturant ym eUe.) Voyous,
 Genoviàvo, ayez covAance en nici; ne suis-je pas votre amie?

88 LE MARIAGE D'OLYMPB. GEKrBYIÈVB. Je n'aime personne, je vous le jure. PAULINB. Alors vous avez aimé quelqu'un? GBNEVIEVB. Laissons cela, (se dégageant des bras de Pauline.) Je ne dois pas me marier, voilà tout, (sue s'approche da canapé à droite.) PAULINB. Vous ne devez pas?... (a part.) Ah! je comprends. Bonne affaire pour Montrichard. (Haut.) Èh bien, ma chère, M. de MoQtrichard n'est pas de ces esprits étroits qui ne pardonnent pas un enfantillage à une jeune ûile. (sue vient près d'eiaa.) GENEVIÈVE. Un enfantillage? PAULINB. Cest rhomme qu'il vous faut. Il ne vous fera jamais un reproche, et si quelqu'un s'avise de la moindre allusion... GENEVlàVE. A quoi? PAULINE. A ce que vous n'osez pas me dire... Ne rougissez pas, ma toute belle, (sue u lut aueoir.) QuoUe est la jeune fille qui n'a pas été imprudente une fois dans sa vie ? On rencontre un beau jeune homme au bal; on se laisse serrer le bout des doigts, on répond peut-être à un billet. .. (oeneri&Te f4it un monrement pour se Urw, FMdiae u wtieai.) tout Cela le plus innocemmout du monde, et on se trouve compromise sans avoir fait de mal. GBNBVIÈVB. Un billet... compromise, moi? PAULINE. Que signifie alors que vous ne devez pas vous marier? GENEVIÈVE, se lerant, areo hautawé Cela signifie, madame, qu'il y a de par le monde un homme)ue j'ai été élevée à regarder de loin comme moi? mari, et... Mais vous ne me comprendriez pas. puisque vous êtes capable d'un pareil soupçon, (sue lui tourne le dos.)

ACTE II. SCÈNE IL 89 PAUL 11 VR. Pardonnez-moi si je vous ai offensée, mon enfant ; mais vos réticences ne laissaient de place qu'à cette conjecture, et vous avez vu que mon amitié cherchait encore à l'atténuer. GENEVIÈVE, IviendantU main. C'est vrai... j'ai tort... PAULINE. Voyons, du courage. Il y a donc de par le monde un homme que vous avez été élevée à regarder de loin comme votre mari... GENEVIÈVE. Je lui ai donné tout ce qu'on peut donner de son âme à un fiancé inconnu, mon respect et ma soumission. C'est à lui qu'à son insu j'ai toujours rapporté mes actions et mes sentiments; '^j'ai été sa compagne dans le secret de mes pensées; enfin, que vous dirais-je? U me semble que je suis veuve. PAULINE. Il est donc mort? GENEVIÈVE. n est mort pour moi. Il est marié. PAULINE. Oh I les hommes 1 GENEVIÈVE. U me connaissait à peine ; il a rencontré une femme digne de lui ; il Ta épousée, il a bien fait. PAULINE. Eh bien 1 fiâtes comme lui. GENEVIÈVE. (Hi ! moi , c'est difiR&rent. PAULINE. Vous l'aimez donc encore? GENEVIÈVE. Si j'avais jamais eu de l'amour pour lui , je n'en aurais plus depuis qu'il est le mari d'une autre. PAULINK. Alors par quelle subtilité de sentiments ?...

40 LE MARIAGE D'OLYMPE. GENEVIÈVE, looriant C'est une simple question de clef. Un mari doit ouvrir tous les tiroirs de sa femme, n'est-ce pas? Eh bien, voici une petite clef dorée que je serais obligée de refuser a mon seigneur et maître. PAULINE. Qu'ouvre-t-elle donc? GENEVIÈVE. Un coffret d'ébène qui renferme mon journal PAULINE. Voire journal ? GENEVIÈVE. Oui! ma grand' mère m'a habituée, dès mon enfance, à écrire tous les soirs ce que j'ai fait et pensé dans la journée. PAULINE. ■ Quelle drôle d'idée! GENEVIÈVE. C'est bien sain, allez! de faire tous les jours l'inspection de son cœur. S'il y pousse une mauvaise herbe on l'arrache avant qu'elle, n'ait pris racine. , PAULINE. La guerre au chiendent, je comprends. — Et vous avez écrit jour par jour l'histoire de votre roman? — En sorte que cette petite clef est sans métaphore la clef de votre cœur? GENEVIÈVE. Précisément! PAULINE. Eh bien, soyez sûre que quelqu'un vous la volera. GENEVIÈVE. En tous cas, ce ne sera pas monsieur de Montrichard. PAULINE. Tant pis pour lui et pour vous. UN DOMESTIQUE, annonçant. Monsieur de Beauséjour! GENEVIÈVE. Ce sera encore moins celui-là. Je vais m'habiller. (lue ion. ^ PauliiM fait ilfne n domtitique de tain antrer.)

ACT II, SCÈNE III 44 SCÈNE III. PAULINE, BAUDEL.

BAUDEU Je mets quelqu'un en fuite I PAULINE. Ma cousine. BAUDEL. Je le regretterais si Ton []ouvait regretter quelque chose auprès de vous, comtesse. PAULINE, allant chercher un petit miroir à main placé sur la console è droite et faisant signe à Baudel de l'aiseoir. Très-galant I BAUDEL, à part. EUe est seule I à merveille I... profitons des conseils de Montrichard , et que Buckingham me protège, (n arance la chaise près de PauUne.) PAULINE, l'asseyant sor le canapé. Est-ce que monsieur de Montrichard est malade, que nous voyons Pylade tout seul ? BAUDEL, l'asseyant. Non, madame, non ; il doit venir vous présenter ses hommages. PAULINE. Savez-vous que votre amitié est digne des temps de la thevalerie? BAUDEL. VvL^^" Cimentée dans notre sarig... mais je dois une revanche à Montrichard et je crois que je la lui donnerai bientôt, PAULINE. Comment? deux inséparables I BAUDEL. Que voulez-vous? il est absurde! il m'exaspère I croiriezvous qu'il s'obstine à trouver une ressemblance impertinente entre vous... PAULINE, se regardant dans l« miroir. Et cette pauvre fille qui est morte en Californie, je sais cela. — Est-ce que vous n'êtes pas de son avis? BAUDEL. Il y a quelque chose, j'en conviens.,, elle vous ressemblait comme l'oie au cygne. À *

49 LE MARIAGE D'OLYMPE, PAULINE. Merci pour elle I
BAUDBL. Elle n'avait pas cette grâce, cette distiDCtion, ce cachet
aristocratique I PAULINE. Montrichard prétend qu'on l'aurait prise pour ma
sœur... BAUDEL. Votre sœur de laid... I, a, i, d. (n rit.) v>V^ PAULINE. Le
mot est charmant... Mais vous n'êtes pas poli pour les femmes que vous
avez aimées... car vous avez aimé dites* vous, cette Olympe? BAUDEL.
Pas du tout c'est eue qui s'était monté la tête pour moi. PAULINE.
Vraiment? (A part) Aussi menteur que bote. BAUDEL. J'ai eu toutes les
peines du monde à lui faire entendre raison : ne parlait-elle pas de
s'asphyxier ! PAULINE. Est-il possible I C'est peut-être le chagrin de vous
perdre qui l'a poussée en Californie? BAUDEL, se lève. J'en ai peur. Mais
voilà comme va le monde : nous n'aimons pas celles qui nous aiment, et
nous aimons celles qui ne nous aiment pas. Vous vengez cette pauvre
créature, madame la comtesse. PAULINE. Je croyais vous avoir interdit ce
sujet de conversation. BAUDEL. Hélas! de quoi voulez-vous que je vous
parle? PAULINE, pose le miroir sur le canapé. De tout le reste, du raqt
d'hier, si vous voulez. (BAUDEL. Il était charmant. PAULINE. Prenez
garde! c'est un piège que je vous tends; je vais juger de votre goût.
Comment avez-vous trouvé ma voisine f BAUDEL. Laquelle?

AGTB II, SCÈNE IIL id PAULINE. Ma voisine de droite , la maigre , celle qui avait sur la tête toute une autruche... dont les pieds passaient sous sa robe? BAUDEL. Ah ! ah 1 vous êtes méchante 1 Eh bien , je trouve qu'il faut être un naturaliste endiablé pour la classer parmi les mammifères. PAULINE. Pas mal. — Et la maîtresse de la maison, avec tous ses dîa* mants? BAUDEL, à part. Diable 1 Montrichard n'a rien dit sur céUe-tt* PAULINE. Eh bien? BAUDEL. Tai trouvé ses diamants superbes. PAULINE. Us ressemblent à ses dents, il y en a la moitié de finiE.(flto BAUDEL, à part. Quelle transition ! (hj»»».) Vous vous y connaissez donc, comtesse? PAULINE. Toutes les femmes sont des joailliers en chambre. BAUDKiL. 4^, t Voulez-vous me dire votre avis sur ce colifichet? (n tire nn écHm êê M poolM ei roarre.) PAULINE. C'est très-beau I la perle du milieu est magnifique. Mait qu'avez-vous à faire d'une rivière? ,-. BAUDET.. J'ai à la faire couler aux pieds de... à des pieds, PAULINE. De danseuse, je parle? BAUDEL. Damel En fait de pieds...

The text on this page is estimated to be only 27.92% accurate

ii LE MARIAGE D'OLYMPE. PAULINE, à paît. Ces filles-là sont bien heureuses ! (euo fait miroiter laHri^N.) BAUDEL, k part. C'est vrai qu'elle ressemble à Olympe I PAULINE. . Vous êtes un mauvais sujet. BAUDEL. N'en accusez que vous, madame; ce sont les mauvais souve* rains qui font les mauvais sujets (a part.) Allez donc! PAULINE. Vous avez trop d'esprit. — Votre collier me semble un peu étroit. BAUDEL. Croyez-vous? PAULINE. Tenez! vous allez voir. (EUc le retire de récrin, va chercliur le petit miroir, et le donne ô Baudcl qai lo tient devant elle pendant qu'elle passe l« colltor à aon coa.) ^ n A f • D E L , & part . derrièr* le miroir. Montrichard avait raison : les grandes dames son l aussi friandes de bijoux que les petites! — Comme il connaît les femmes, cet (îltre-là! — Ainanl d!une comtesse, moi! quel rôve! voilà qui achèverait de me poser dans le monde ! PAULINE. Comme cela relève le feint! (otaut le eolller aree un soupir.) Allez poiler ces diamants à votre danseuse. BAUDEL. Après qu'ils ont touché votre cou ? ce serait une profanation. PAULINE. Qu'en ferez-vous donc ? BAUDEL. Je les conserverai comme un souvenir... PAULINE. Mais je n'entends pas cela, je vous le défends! BAUDEL. Alors, comtesse, il n'y a qu'un moyen : c'est de garder ces diamants vous-même et de vous résigner à avoir un souvenir

ACTE II, SCENE IV. 45 de moi , puisque vous ne voulez pas que j'aie un souvenir de vous. PAULINE. Vous êtes fou. Est-ce que ces choses sont possibles! BAUDEL. Pourquoi pas? C'est tout simple. PAULINE. Crovez-vous que mon mari lût de votre avis? BAUDEL. >^ Vous lui diriez que c'est du stras, j^ PAULINE, à part. Tiens, je n'y pensais pas! — Ah! je suis folle! j'oublie que j'ai cent mille livres de rentes. (Haut.) Finissons cet enfantillage, monsieur. Rendez cette rivière au bijoutier qui vous l'a vendue... voilà qui arrangera tout...[Bii« im met lo coiuer dans u .) SCÈNE IV. i Les Mâmbes, HENRI. B A U D B L , après une hésitation . Bonjour, monsieur le comte, vous arrivez à propos pour mettre fin à une mystification dont je suis victime. lle.Nftl. Laquelle, monsieur? BAUDEL. Madame ne veut^Ue pas me persuader que ces diamants sont du stras? PAULINE, à part Tiens I tiens l . ^ HENRI. Je ne m'y connais pas. (a u comtMw.) Vous avez acheté celSi madame? 3.

46 LE MARIAGE D'OLYMPE. PAULINE. Oui... pour la monture qui est andenue... C'est une fantaisie à bon marché. BAUnE L, lui rendant !• eolUsr* Je me tiens pour battu, madame, et je promets de garder le secret le plus inviolable à ce stras merveilleux... Il est de mon honneur qu'il fasse d'autres dupes que moi. Le porterez-vous ce soir chez madame de Ransberg? HENBI. Est-ce que vous y dinez, monsieur? BAUDBL. Non, monsieur le comte; mais Montrichard doit me présenter à la soirée. J'espère me dédommager là du contre-temps de votre absence ici, car je suis forcé de vous quitter... (stioAni.) Madame la comtesse!... Monsieur le comte !...• (a part.) Mes afiGaires sont en bon chemin ! (n mh.) PAULINE, à part. Qui aurait cru ça de lui! SCÈNE V. HENRI, PAULINE. HENRI. Tons avez un grand défaut, Pauline : c'est l'adresse; vous en mettez partout. PAULINB. Je ne vois pas... HENRI. Ne pouviez-vous pas me déclarer tout franchement que tous désiriez des diamants? PAULINE, àpwt. L'eau va à la rivière... c*est le cas de le dire. # HENRI. Je ne vous ai jamais rien refusé de raisonnable; puisque vous allez dans le monde , je comprends qu'il vous faut des parures,' et si je ne vous en ai pas donné plus tôt , c'est qu'en vérité je

ACTE II, SGENB Y. 47 n'y ai pas songé. Mais encore une fois, je n'aime pas les détours. (n lui donne l« oollier.) PAULINE, le prenant. Je vous demande pardon, mon ami ; cette exigence de notre position est si futile que j'étais honteuse de vous en parler. HENRI. Combien vous faut-il pour cette dépense? PAULINE. , '^t Votre mère n'avait-elle pas un écrin? ^'^^ Oui. »''''•. i PAULINE. Bh bieni " HENRI. Ses diamants sont devenus des choses saintes par sa mort; ce ne sont plus des bijoux, ce sont des reliques. PAULINE Ah! (A part.) Alors, je les veux. HENRI, remontant la leène. Je mets 50,000 francs à votre disposition : est-ce assez? PAULINE. Merci. (A pan.) Je les aurai. HENRI, èlaeioliéa. Ma tante est sortie? PAULINE. Avec votre oncle. — Puis-je vous demander d'où vous venes vous-même? HENRI. J'ai été me promener dans la campagne. Dans ce costume? pauline. HENRI. J'en ai changé en rentrant. PAULINE, l« r^oignant. Pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée? HENRI. Vous n'aimez que la promenade en voiture et dans les androits à la mode.

48 LE MARIAGE D'OLYMPE. PAULINE, La campagne doit être bien belle. HENRI. Oui. PAULINE. Toutes les splendeurs mélancoliques de Tautomno. HENRI. Quelle robe mettrez-vous ce soir? (Il descend par les degrés de la cheminée.) PAULINE. ^ Henri, qu'avez-vous contre moi? HENRI. Que puis-je avoir contre vous ? PAULINE. Je vous le demande... car évidemment vous avez quelque chose. Ma conduite n'est-elle pas irréprochable? Vous ai-je donné un sujet de mécontentement ? HENRI. Vous aurais-je moi-même manqué d'égards à mon insu? PAULINE. Vous me parlez d'égards ! HENRI, s'approchant à l'oreille De grâce, madame, laissons les scènes de ménage aux petites gens; vous êtes trop grande dame pour aller sur leurs brisées. PAULINE, derrière lui. ^ Je le vois, vos méchants soupçons vous sont revenus* HENRI. Je n'ai pas de soupçons. PAULINE. C'est une certitude, voulez-vous dire? (à part.) Qu'y a-t-il d(HIC? (Elle se frappe le front comme quelqu'un qui trouve. Haut.) Voyez, Henri, soyons de bonne foi tous les deux. Je vais vous donner l'exemple. — Oui, en vous conduisant à Pilnitz, je savais que nous y trouverions votre oncle.

ACTE II, SCÈNE V. 49 HENRI. Son intendant m'a en effet parlé d'une lettre que vous lui auriez écrite... PAULINE, à part. C'est bien ça.
 HENRI. Mais je n'en ai rien cru; vous m'avez juré le contraire sur la tête de votre mère. PAULINE. Je l'aurais juré sur la tête de mon enfant, si j'en avais un, car vous m'êtes plus cher que le monde entier, et mon premier devoir, c'est votre bonheur!... J'ai voulu vous faire rentrer malgré vous dans votre milieu naturel, vous rendre votre air respirable, voilà mon crime.
 HENRI. Je vous en suis très-reconnaissant! PAULINE. Comme vous dites cela! Vous figurez-vous, par hasard, que j'aie obéi à un instinct de vanité personnelle? Que j'aie voulu figurer dans le monde et jouer à la grande dame? Triste jeu, mon ami ; je ne demande pas mieux que d'en être dispensée. HENRI. Je le crois. PAULINE. ♦ • k Cette vie factice m'ennuie!
 HENRI. Je le sais. PAULINE. • * Alors de quoi m'accusez-vous? HENRI. De rien ! (n'a-t-il pas le droit de « U taU ».) *-*

fto LE MARIAGE D'OLYMPE. PÀULINBf t'ofMTtnt pr6t de lui
 sur un pont Tu m'en voulais d'avoir pris un détour pour te demander des
 diamants? Ne m'en donne pas; je n'en ai pas besoin; je n'irai plus dans le
 monde. — Quant à l'écrit de ta mère, pardonne-moi mon étourderie... mon
 manque de tact. J'aurais dû comprendre que les reliques d'une sainte ne
 peuvent appartenir qu'à un ange. Voyons, monsieur, ne fronchez plus le
 sourcil; embrassez votre femme... (bu« loi tend ion front.) HBNBI, M
 levant, aTeo dégoût. Assez PAULINE. Henri I... (sue Toat m lOTer, Henri
 la rojette fiir son tabouret.) HENRI. Assez de comédie! je vous connais
 trop! Les vertus dont vous vous pariez, le désintéressement, l'amour, le
 repentir, tout ce fard est tombé de vos joues dans l'atmosphère pénétrante de
 la famille! Tai vu clair! Je ne suis plus l'enfant que vous avez séduit.
 PAULINE, te lerant. Vous vous rajeunissez, mon cher; vous aviez l'âge de
 discernement! HENRI, donlooreasement. -J'avais vingtquatreans! Je venais
 de perdre un père dont la sévérité avait prolongé mon enfance jusque dans
 ma jeunesse; vous étiez ma première mattresse, et je ne savais rien de la vie,
 sinon ce que vous m'en appreniez. Il vous a été facile de vous emparer de
 moi , de me prendre pour marchepied de votre ambition ! PAULINE. Mon
 ambition? montrez-m'en donc les résultats !... Je vous admire l on dirait que
 j'ai mené une vie de plaisirs avec vous ! un an de tête^-tête...

ACTE II, SCÈNE V. 51 HENRI. Oui , vous devez regretter amèrement les ennuis de la route après les déceptions du but ! Le monde et la famille n'ont pas tenu ce que vous en attendiez , je le sais , et le spectacle de votre déconvenue n'a pas peu contribué à m'ouvrir les yeux. Le monde, votre vanité y reste en souffrance, vous vous y sentez hors de Votre élément, vous y êtes gauche , décontenancée ; vous ne pardonnez pas aux véritables grandes dames la supériorité de leurs manières et de leur éducation... (Moartment de panune.) Votre amertume se trahit dans toutes vos paroles!... La famille, vous n'en comprenez ni la grandeur ni la sainteté ; vous vous y ennuyez comme l'impie dans une église 1 PAULINE, d*uB ton bref. Assez, mon cher! Puisque vous ne m'aimez plus, car toute votre diatribe revient à cela, nous n'avons qu'un parti à prendre : c'est de nous séparer à l'amiable. HENRI. Nous séparer? Jamais! PAULINE. Me feriez-vous l'honneur àe tenir à ma compagnie? HENRI. Vous portez mon nom , madame, et je ne le laisserai pas courir les champs, (un mêom.) Croyez-moi, acceptons tous les deux sans murmurer la destinée que nous nous sommes faite. Nous sommes compagnons de chaîne : marchons côte à côte, et tâchons de ne pas nous haïr. PAULINE. Cela vous sera difOcfla. HENRI. Soyez tranquille; si je ne puis ouUier par quels moyens vous fûtes comtesse de Puygiron, je n'oublierai pas non plus que vous l'êtes; et, passé cette explication où le trop-plein de mon cœur a débordé malgré moi, nous vivrons selon toutes les bienséances. PAULINE. Jolie perspective, en vérité.

t% LE MARIAGE D'OLYMPE. SCÈNE VI. Les Mêmes,
GENEVIÈVE, «ntoîieit* GENEVIÈVE. Eh bien, Pauline, vous ne pensez
donc pas à vous habiller? on va venir nous prendre. PAULINE. Je causais
avec Henri , et je me suis oubliée. J'aurai bientôt réparé le temps perdu.
(Faussa soru«.) Grondez un peu votre cou-, sine , mon cher; ne veut-elle pas
rester fille ! GENEVIÈVE. Pftuline! PAULINE. Henri est un autre moi-
même... Ne veut-elle pas rester fille par fidélité à un petit mari d'enfance qui
Ta laissée veuve avec trois poupées sur les bras? (a part.) Gomme ils sont
troublés ! Le petit mari, serait-ce lui? Je Je saurai... (Haut.) Je m'en vais...
Faites-lui entendre raison, n'est-ce pas? (EUe Mit.) SCÈNE VU. HENRI,
GENEVIÈVE. GENEVIÈVE. Cette Pauline est folle... elle ne peut pas
croir^ qu'on veuille rester fille sans qu'il y ait quelque mystère sous roche.
HENRI. C'est donc vrai que vous ne voulez pas vous marier?

The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate

ACTR H, SCENE VII. 61 GBiNEVIËVR. ' Je n'en sais rien , je n'ai pas de parti pri:i; mais je Iroiivo quo lo maiiage est une domesticité, à moins d'ôtre une religion, et je suis trop fière pour accepter un maître dont je ne pourrais pas faire mon dieu. HENRI. Vous avez raison , Geneviève : attendez un homme digne de vous. GENEVIÈVE. L'exemple de mon grand-père et de ma grand'mère m'a donné une si haute idée du mariage , que je préfère cent fois rester fille plutôt que de me marier par bienséance , selon l'usage , avec le premier venu... HENRI. Le plus affreux malheur qui puisse tomber sur une créature humaine, c'est une... c'est une union mal assortie. GENEVIÈVE. D'ailleurs, je suis si heureuse ici... mes parents sont si bons! L'homme pour qui je quitterais leur maison me semblerait toujours un étranger, je croirais changer un temple contre une auberge. HENRI, à part. Mon bonheur était là, insensé I... je n'avais qu'à étendre la main. (Il m détourne et porte la maio à tes yeux.) GENEVIÈVE. A quoi pensez- vous donc ? HENRI. A rien; je regardais ce portrait. GENEVIÈVE. Comme il est tutélaire ! quelle douce présence ! Il sembla que la maison tout entière soit sous son invocation. HENRI, à part, refudanito portrait. \ci\k celle qui devait être ma mèrel (oaaanonc« ma^ume Morin - A pMi.) Madame Morin ?

U LB MARIAGE D'OLYMPE. SCÈNE VIII. Les MAmbs,
IRMA. IBMA. Où est^lle? ouest ma fille?... Bonjour, mon gendre*
GENEVIÈVE. Oh! que Pauline va être heureuse I IBMA. Oùest-eUe?
GENEVIÈVE. A sa toilette. — Ne l'avertissons pas, nous jouirons de sa
surprise. IRMA. Vous devez être la petite cousine, mademoiselle. Ma fille
m*a bien souvent parlé de vous dans ses lettres... Car elle m'écrivait au
commencement! Elle m'a mise au courant de toute la famille, et je vous
connais tous comme si Je vous avais fiûts, le bon papa, la bonne maman, la
jeune demoiselle... Je m'attendais bien à vous trouver jolie, mais, saprelotte
I pas tant que ça ! Voulez-vous m'embrasser, ma petite belle ?
GENEVIEVE, t'aTaiiQant. Bien volontiers, madame. HENRI, passant entre
les denx. A quoi dois-je le plaisir de vous voir, madame? ^ LRMA. A ma
sensibilité ! Un mois sans lettre de Pauline, je n'y tenais plus.
GENEVIÈVE. Je vais avertir grand-papa de votre arrivée. (Eiie son.)

ACTE II, SCÈNE IX. ^ SCÈNE IX, IRMA ^ HENRI. HENRI.
Où venez-vous faire ici? IRMA. Je viens de vous le dire. On a une fille
ou on n'en a pas? HENRI. Vous n'en avez plus. Elle est morte pour vous :
vous avez hérité d'elle. IRMA. Oh! mon cher, l'héritage est loin! J'ai joué à
la Bourse? HENRI. Je comprends. Combien vous faut-il pour partir? IRMA.
Dieu du ciel! Il veut acheter l'amour d'une mère! HENRI. Deux mille
francs de pension? IRMA. Ce qu'il me faut, c'est mon enfant! HENRI.
Quatre mille? IRMA. Le malheureux! HENRI. Dépêchons, madame, on va
entrer ; dites votre chiffre. IRMA. Six mille. HENRI. Vous les aurez, mais
vous partirez demain matin. IRMA. C'est convenu. HENRI. C'est! voici
mon oncle!

56 LE MARIAGE D'OLYMPE. SCÈNE X. Les Mêmes, LE MARQUIS. LE MARQUIS. Madame Monn, je suis enchanté de vous voir. IRMA. Monsieur le marquis, j'ai Thonneur d'être. LE MARQUIS. D'être la ntère d'une aimable fille, c'est vrai. IRMA. Excusez mon négligé de voyage; j'aurais dû faire un bout de toilette; mais ça me démangeait d'embrasser ma fille. LE MARQUIS. C'est trop naturel. Mais votre costume breton aurait été le bien venu chez un vieux chouan ; vous avez eu tort de le quitter. IRMA, Que voulez-vous I en voyage il ne faut pas s'habiller comme, une bête curieuse. LE MARQUIS, bu à H«nri. Elle a l'air d'une revendeuse à la toilette ; mais ta femme l'arrangera. (Haut.) Tu feras préparer une chambre à madame Morin. IRMA. Mille et un remerciements, monsieur le marquis ; je ne fais que passer. Il faut que je parte demain matin pour Dantzig, LE MARQUIS. Et qui vous presse tant d'aller à Dantzig? IRMA. Il s'agit d'une créance de cent vingt mille francs qui m'achète si je ne pars pas demain. Demandez plutôt à mon gendre. HENRI. En effet

ACTE II, SCÈNE XL 57 LE MARQUIS. Je n'ai phn rieu à dire; mais voas nous dédommageraz aa retour. IRMA. Vous êtes trop honnête, monsieur ie mai'auis, LE MARQUIS. Je veux faire connaissance avec vous. Nous causerons de la Bretagne et nous parlerons breton. IRMA , à pvri. Fichtre 1 HENRI. Je crois, mon oncle, qu'il est temps d'aller chez madame de Bansberg. Pauline restera avec sa mère, dont l'arrivée est une excellente excuse. LE MARQUIS. C'est juste. SCÈNE XI. Les Mêmes, LA MABQUISE, GENEYIÈYBt PUIS PAULINE. LA MARQUISE. Soyez la bienvenue, madame. LE MARQUIS. Ma femme, madame Morin. IRMA, bidlmtU&i. Madame... je... vous... LA MARQUISE. Vous ne trouverez ici , madame , que des gens tout prêts à aimer la mère de votre fille. IRMA. Oh! si... je... mais... madame est bien bonne, (uim noiiM «> toilletta. U riTièrs au eou.) PAULINE* Partons- nous?

The text on this page is estimated to be only 28.77% accurate

58 LE MARIAGE D*OLYMPE. LE MARQUIS. Vous êtes dispensée de cette corvée , mon enfant. PAULINE. Comment cela? (0«neTiiTe U vnnd par la main et U oondaii d«vaiillnuu) Ma mère l (sue moqI* et nsard* la maïquia avec Inquiétad».) IRMA. Oui , minette. LE MARQUIS à U marquise. Nous gênons les épanchements de ces dames. Nous sommes obligés de vous quitter, madame Morin ; nous dînons en ville, LA MARQUISE. Nous le regretterions, madame, si nous ne vous laissions un tête-à-tête dont votre cœur doit avoir un grand besoin. GENEVIÈVE à ^idliw. Ah l les beaux diamants l LE MARQUIS. Malepestel Henri est galant. PAULINE. C'est du stras, un caprice ridicule que je me suis passé. LA MARQUISE. C'est merveilleux d'imitation, la perle surtout; mais, mon enfant, la comtesse de Puygiron ne doit pas porter de bijoux faux. Au revoir, madame Morin. (e11« prend le bras d'Henri, OeneTiève celui du maïquis, et ils sortent. — Irma passe à droite et s'extasie sorla toilette de Pauline.) SCÈNE XII. PAULINE, IRMA. PAULINE, après aTOir écouté les pas s'éloigner. — La nuit commence & Tenir. Ah I ma bonne mère ! quel bonheur de te voir I (Eiie rembrasse.) Que fait-on à Paris ? Comment va Céleste ? et Clémence ? et taffetas? et Ernest? Jules? Gontran? et le bal de l'Opéra? et la maison d'or ? et le mont-de-piété ?

ACTE II. SGËNB XII. 69 IBM À. Si on t'entendait 1 PAULINE.
 Ah! j'étouffe depuis un an, laisse- moi ôter mon corset !... Dieu 1 que c'est
 bon de causer un peu avec sa mère ! IRMA« Je retrouve ton cœur! je savais
 bien que les grandeurs ne te changeraient pas ; tu es toujours la même !
 PAULINE. Plus que jamais I... La nouvelle de ma mort a-t-elle fait de l'effet
 dans Paris? IRMA. Je t'en réponds , et il y avait du monde à ton service
 funèbre I c'était pis qu'au convoi de Lafayette... j'étais bien fière d'être ta
 mère , je t'en donne mon billet 1 PAULINE. Pauvre chérie!... mais je suis là
 à te questionner, je ne pense pas que tu as peut-être besoin de te rafraîchir...
 IRMA. Je prendrais bien un fruit... un peu saignant : il est six heures.
 PAULINE. Je l'avais oublié... La joie de te voir, (sue sonne.) IRMA. Moi,
 les émotions me creusent. (Entre un domestique. — Irma retire ion chapeau
 et son ohAle.) PAULINE. Vous mettrez deux couverts, (a ima.) Yeux- tu
 que nous dînions ici ? IRMA. Le local me plait. PAUL I NE, daremeni au
 domesiiqaa. Vous entendez? Tâchez de ne pas nous faire attendre une heure.
 La i>OMeA'TlO^E, à p«H. Elle croit toujours parler à des chiens, (a son.)

60 I.B MARIAGE D'OLYMPE. PAULINE, revenant à Inna.

Comment mes petites amies ont-elles pris mon trépast IRMA. Le luxe de tes obsèques les a joliment vexées! Clémence s'est jetée dans mes bras en s'écriant : Quel genre! Excusez I PAULINE. Pauvre biche! — Avec qui est-elle t IRMA. Ne m'en parle pas! elle a plus de chance qu'une honnête femme. Elle a trouvé un excellent général qui lui a fait quinze mille de viager. paulinb. Elle n'a pas été si bote que moi! (on apporte la table qu'on pUee tu le derant de la scène, à droite.) IRMA. Est-ce que tu n'es pas heureuset PAULINE. Nous parlerons de cela plus tard. (Bas.) Comment Henri t'a-t-il reçue? ' IRMA, de même. Très -bien; il m'a flanquée à la porte avec cinq mille francs de pension. paulinb. Ah ! voilà ce que tu venais cherchert IRMA. Subsidiairement, comme dit Idi Gazette des Tribunaux. Que veux-tu? j'ai fait des pertes à la Bourse! (On annenoe monsiew le Hontrichard.) PAULIN!. Faites entrer. IRMA, bat. Il sait donc!... PAULINB. Oui, c'est unamL * k.

The text on this page is estimated to be only 25.12% accurate

ACTE II, SCENE XIII. 61 SCÈNE XIII Lbs Mêmes,
MONTRICHÂRD. montrichard. J'ai appris en bas, comtesse, que madame
voire mère était arrivée, et je m'empresse, (un domestique reote apportant
un flamben' à dMX brMMhet qa*il pose sur la tabto.] PAULINE. Avez-
vous soupe, monsieur de Montrichard t MONTRICHARD. Noo, madame,
pas encore. PAULINE. Vous souperez avec nous, (a un domestique.)
Ajoutez un couvert. IRMA, bas, à Pauline. Est-ce que la valetaille va nous
tenir compagnie? PAULINE, aux domestiques. Approchez ce guéridon , et
laissez-nous. (Les domesuques sortrak) montrichabd. Bonjour Irma. Qui
est-ce qui nous servira? IRMA. Moi , parbleu ! MONTRICHARD. Diantre!
servis par Hébé! IRMA. Hébé vous-même! Voilà qu'il va recommencer à
m'ennuyer en latin! *.

61 LE MARIAGE D'OLYMPE. XONTRICHARD. Ne vous fâchez pas, ô Irma! Hébé était une jeune personne très-adroite de ses mains. PAULINE. A table ! (On ■•assied.) IRMA. Qui est-ce qui meurt de faim? Moi! M ONTRIGHARD. Quelle belle nature! IRMA, serrant le potaffe. Tiens ! je ne fais que deux bons repas par jour ! MONTRIGHARD. Savez-vous que vous êtes toujours belle , Irmat IRMA. Farceur! MONTRIGHARD. Non, parole ! vous avez gagné depuis trois ans. Il vous est venu un peu de barbe qui donne à votre beauté un air viril IRMA* Vous êtes un malhonnête ! PAULINE. Voyons, sois gentille. IRMA. Ce n'est pas de la barbe, c'est un grain de beauté. PAULINE. Laisse-^ous rire un peu, il y a longtemps que ça ne m'est arrivé. IRMA. Tu f ennues donc!

ACTE II, SCÈNE XIII. 63 PAULINE. Demande à MonU^ichard, et enlève les assiettes, (irma le lère et prend les assiettes.) IRMA. Est-ce qu'elle s'ennuie, Montrichard? MONTRIGHARD, servant da ponlet Parbleu I IRMA. Ce n'est pas Dieu possible! une comtesse I PAULINE. Je ne sais pas comment les grandes dames peuvent s'habituer à la vie qu'elles mènent. MONTRICHARD. On les prend toutes petites. IRMA, à PanUne. Du cresson, sans te commander. — Est-ce que ton mari n'est pas bon pour toi ? PAULINE. Je n'ai pas à m'en plaindre, le pauvre garçon I mais il ne m'aime plus I MONTRICHARD. Alors il doft vous détester. Est-ce qu'il y a eu explication? PAULINE. Aujourd'hui même. MONTRICHARD, à paît» Boni PAULINE. Ah I j'ai fait un sot mariage I

61 LE MARIAGE D'OLYMPE. IRMA. Pauvre chatte! tu me coupes l'appétit! MONTRICHARD. Avec les sots mariages, on fait des séparations bien spirituelles. IRMA, buvant. Il a raison, Montrichard, il me rouvre l'appétit... il faut te séparer. (Elle se verse à boire.) Tu gardes ton titre de comtesse, vingt-cinq mille livres de rentes, et tu t'amuses t
PAULINE. Henri ne veut pas entendre parler de séparation. IRMA. Puisqu'il ne t'aime plus I PAULINE. Il a peur que je ne galvaude son nom. MONTRICHARD. L'impertinent! IRMA. Il faut le mettre dans son tort... sévices, injures graves, article 234 ... On aposte des témoins et on se fait souffleter. * PAULINE. n est trop niais pour battre une femme. MONTRICHARD. Faites-vous enlever ; Baudel est là. IRMA. Vous êtes bon, vous ! Séparation pour cause d'adultère, ça rapporte de trois mois à deux ans de prison.. . article 308. I>AULINS. C'est tout ce qu'il désire. MONTRICHARD. Moi? (n boit.) PAULINE. Croyez-vous que je ne voie pas dans votre jeu ? Vous attendez pour démasquer vos prétentions conjugales le jour où cette illustre famille aura l'oreille basse, et vous me poussez à un» escapade, sans vous soucier de ce qu'il m'en coûterait.

ACTE ri, SCÈNE XIII. 65 MONTRIGHARD. Vous voilà bien malade pour trois mois de prison, que vous passeriez dans une maison de santé 1 Vous y retrouveriez vos bonnes joues d'autrefois* et votre procès serait une réclame superbe. PAULINE. Et les donations matrimoniales? IRMA. Annulées par l'adultère, mon bon. MONTRIGHARD, à part. Elles connaissent le code comme des voleurs* PAULINE. Henri m'a donné 500,000 fr. par contrat de mariage , je n'ai pas envie de les perdre. MONTRIGHARD. |^ . Vous ne voulez pas sortir de la souricière ^ans emporter 1q lard. PAULINE. J'espère bien arriver à une séparation amiable. H s'agit d'avoir barres sur la famille, et d'être en posture de faire mes conditions... Je trouverai bien moyen d'y parvenir... J'ai déjà entrevu quelque chose. IRMA. Quoi donc? PAULINE. Je ne suis pas encore sûre de mon fait, mais je m'en assurerai. En attendant, buvons du Champagne, et tâchons de rire un bon coup pendant que nous sommes seuls. IRMA. Ça me va. MONTRIGHARD. A moi aussi I... A votre santé, Irma ! UN DOMESTIQUE, apportant oim oarta in» «a plat d'aigtal. On demande à parler à madame la comtesse. PAULINE, lisant la carte. Adolphe, premier comique au Théâtre français de Vienne Je ne connais pas.

66 LE MARIAGE D'OLTMPE. IRMA. Un comique? Dis donc, toi qui n'as pas ri depuis longtemps! PAULINE. L*avez-vous vu jouer, Montrichardî MONTRIGHARD. Oui, il imite les acteurs de Paris. IRMA. Des imitations, ça t'amusera, Minette. PAULINE, au domesttqae. Faites entrer. SCÈNE XIVLes MâMBS, ADOLPHE, hàbU noir, crarate blanobe. ADOLPHE. Mille pardons, madame la comtesse, de la liberté que je prends et du dérangement... PAULINE. Asseyez-vous, monsieur» (Inna met le dessert sur la table.) ADOLPHE. Le théâtre va donner une représentation à mon bénéfice, et j'ai cru pouvoir me permettre, en ma qualité de compatriote, madame, de vous offrir une loge, (n présente le conpon & Montrihard, qui le passe h PaoUiM.) PAULINE. Je vous remercie, monsieur. On me dit que vous faites des imitations ? ADOLPHE. Oui, madame ; c'est par là que je réussis à Tétranger, PAULINE. Si votre soirée est libre, vous seriez bien aimable de nous donner une séance. ADOLPHE. Très-volontiers, madame.

ACTE II, SCÈNE XIV 67 IRMA 9 lui tendant un verre plein.
Tenez, monsieur Adolphe, buvez-moi ça. ADOLPHE. Mille grâces,
madame ; le Champagne me fait mal. IRMA, toujours assise et se tournant
vers lui. C'est du Cliquot, n'est-ce pas ; ça ne grise pas. A votre santé.
ADOLPHE, après avoir bu. Il est bon. (Il remet le verre sur la table; Irma le
remplit.) IRMA, lui versant. Dites donc, mon petit, vous avez un tic dans
l'œil. ADOLPHE. Oui , madame mais c'est même ce tic qui a déterminé ma
vocation pour les comiques. MONTRIGHARD. Et qui va nous procurer le
plaisir de vous entendre. (Adolphe boit.) PAULINE. Chantez-nous donc
une chanson , monsieur Adolphe. ADOLPHE. Le petit cochon de Barbarie?
(Irma lui remplit son verre.) PAULINE. Non, une chanson d'étudiant.
ADOLPHE. Je n'en sais pas. MONTRIGHARD. Vous avez pourtant l'air
d'avoir été clerc de notaire* ADOLPHE. En effet, monsieur* PAULINE.
Vous l'avez été? ADOLPHE. Je suis de bonne famille, madame : mon père,
un des premiers quinquilliers de Paris, me destinait au barreau; mais une
vocation irrésistible m'entraînait au théâtre, (il boit.)

68 LE MARIAGE D'OLYMPE. XONTRICHAED. Monsiour
votre père a dû vouâ maudire? ADOLPHE. Hélas! il m'a défendu de
prostituer son nom sur des affiche! de spectacle. PAULINE. 4 Gomment
s'appelle-t-il? ADOLPHE. • Mathieu. MONTRIGHARD. Le fait est que
c'eût été un sacrilège. IRMA. Eh bien! à ta santé, fils Mathieu! Tu me plais!
tu es laid, tu es bête , mais tu es naïf! ADOLPHE, vexé. Madame ! IRMA.
Ne te fâche pas, mon petit! c'est pour rire. (EUe te lère tenant la bouteUle
d'une maio et son verre dé l'autre]... Tu OS joli , joli dans leS intervalles de
ton tic. PAULINE. A la bonne heure ! mettons les coudes sur la table et
disons des bêtises ! Je me sens renaître. MONTRICHARD, à part. La
nostalgie de la boue. / ^ IRMA. On ne voit pas clair ici! Moi, je n'aime pas
dire des bêtises dans l'obscurité. (EUe donne la bouteOla à Adolphe.)
MONTRICHARD. On pourrait se blesser. PAULINE, prenant une bougie
au oandélabre de la table. Allumons toutes les chandelles. Aidez-moi,
Montrichard, MONTRICHARD. Je ne sais pas combien il y en a, mais tout
à l'heure Irma en verra trente-six.

ACTE II, SCÈNE XIV. 69 ADOLPHE. J'en VOiB déjà quinze pour ma part, (pauIlne et Montrle>avd montent tu» tes nuteulit eu coin de la eheaainée et alliuent les torobftrei dt chaque cAté du portrait.) IRMA. Tiens, une peinture! Qu'est-ce que c'est? PAULINE. C'est un baromètre. IRMA. Il ressemble à la vieille dame, ce baromètre. MONTRICHARD, àPaoUoe. Hem!... si elle rentrait dans ce moment-ci! PAULINE. Qu'ils rentrent tous! qu'ils me donnent leur malédiction avec mes cinq cent mille francs, et je les tiens quittes du reste. ADOLPHE, qui a pria la place de Montricbard. Je demande la permission de porter un toast IRMA. Vous l'avez, mon petit homme, mais lâchez d'être convenable. MONTRICHARD. Attendez-nous. (ArriT^ prie de la Ubie.) NOUS VOUS écoutoDS. ADOLPHE. Au sexe enchanteur qui fait à la fois le charme et le tourment de Texistence , en un mot aux dames! MONTRICHARD. Vous allez un peu loin, monsieur Adolphe. IRMA. Oui, c'est risqué. PAULINE. Gela sent fM)n homme à bonnes fortunes. i ADOLPHE. Oh I madame... MONTRICHARD. Vous devez en avoir furieusement 1 Un homme est si exposé au théâtre 1

70 LE MARIAGE D'OLYMPE. ADOLPHE, fot. Ce ne sont pas les occasions qui me manquent , j6 favoûA. MONTRIGHARD. Qu'est-ce qui vous manque donc, mon Dieu? ADOLPHE. J'ai toujours eu des mœurs : je suis marié. PAULINE. C'est un défaut, mon cher; tâchez de vous en corriger. IRMA. Et surveille ta femme , je ne te dis que ça. ADOLPHE. Je vous prie de respecter la mère de mes enfants. MONTRIGHARD. Vous avez des enfants, ô Adolphe? ADOLPHE. Trois, qui sont tout mon portrait. PAULINE. Je plains le plus jeune. ADOLPHE. Pourquoi ? PAULINE. C'est celui qui a le plus longtemps à vous ressembler. MONTRIGHARD. Bah f tous les enfants commencent par ressembler à leur papa et finissent par ressembler à leur père! IRMA. La voix du sang est un préjugé I PAULINE, lerant son r«m>. A l'extinction des préjugés! à bas la famille! à bas le mariage ! à bas les marquis! MONTRIGHARD. ' A bas les quincailliers I

The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate

ACTE II, SCÈNE XIV. 74 ADOLPHE» À bas les quinquaiers!
(Biret.) IRMA. Vive nous ! ADOLPHE chantant. Quand on n'a plus
d'argent, On écrit à son père , Qui vous répond : brigand, Tu n'es pas là pour
faire L'amour (ter) La nuit comme le jour. (Toas reprennent le refrain en
raccompagnant des couteaux contre les Terres. — Adolphe tombe sur son
télé , et Irma peu à peu s'endort. PauUne tombe dans une rêverie.)
MONTRIGHARD. Quand on songe à tout ce qu'elle a fait pour être
comtesse ! PAULINE, rétuse. Oh ! les douces chansons de la jeunesse ! le
beau temps des robes de guingamp et des châles de barège ! les bals de la
Chaumière! les dîners du Moulin-Rouge, ce premier moulin par-dessus
lequel on jette son bonnet ! Figurez-vous une jeune fille qui a passé toute sa
vie dans une soupente, et qui s'échappe un jour à travers champs pour faire
connaissance avec le plaisir, le soleil et la fainéantise!... Cordon, s'il vous
plaît ! IRMA, k moltië endormie. Vdlà MONTRIGHARD, ipart. Bh bien,
je m'en étais toujours douté ! ADOLPHE , oomplètementi fria. (se levant.)
Je vous assure que je ne suis pas laid. PAULINE. Alors tu n'es qu'un vil
imposteur ! Ote ton nez de carton ei (es yeux de faïence.

LE MARIAGE D'OLYMPE. MONTRIGHARD. gu'il ôte sa
 tête, pendant qu'il y est. ADOLPHE. Ma femme me trouve Tair distingué.
 PAULINE. Elle te trompe. ADOLPHE. Elle me trompe!... Ah! si je le
 croyais! MONTRIGHARD. N'en doutez pas, mon bon ami; il ne faut jamais
 douter de sa femme. ADOLPHE. Oseriez-vous le jurer sur la tête de cette
 respectable dame? MONTRIGHARD. Prêtez-moi votre tête, Irma, que je
 satisfasse monsieur. ADOLPHE, MDglotuit. Malheureux que je suis ! ma
 femme me trompe l..« PAULINE. Sur ta beauté, imbécile I IRMA En voilà
 un comique affligeant! ^ ADOLPHE, M jetant dans lei bras d'inni^ ""i 0
 VOUS, qui êtes mère, vous me comprenez I IRMA, le reponsMiit. Voyons
 donc, farceur 1 Racontez-nous quelque chose de drôle : vous êtes ici pour
 nous faire rire. ADOLPHE. C'est vrai... Voilà... C'est une chanson de
 baptême, (n chante.) Petit Léon, dans le sein de ta mère, Ta ne connus
 jamais la pauvreté. (MoDtriebard, Pauline et Irma rient. Adolphe reut les
 imiter. Des BanglotA l'en empêchent.) A!>0LPHB. Mes pauvres enfants, à
 moi ! Ils la connaissent la pauvreté. PAULINE, Comment 1 vos enfents ? \

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

ACTE II, SCÈNE XIV. 73 ADOLPHE. J'ai acholé hier une palatine à ma femme, et je n'ai pas payé le boulanger. (Il retombe sur M chaise.) HONTRICHARD, à part. Pauvre diable I IRUA. Dis donc, Minette... il a bon cœur! Il se ruine pour les femmes. PAULINE. il me fait mal! Je n'aime pas à voir la misère de près. Que pOUrrais-je donc lui faire accepter?... (eue arrache tI rement la perle de son coUier et la donne h Adolphe.) TionS, grand imbécile; lonne ça à madame Mathieu de ma part, cela ne se refuse pas. ADOLPHE. Vous êtes bien bonne, madame la comtesse, (n lui baise la main.) PAULINE. Il est tard, rentrez chez vous; reconduisez-le, Montrichard. (Irma fourre lea restea du dîner dans les poches d'Adolphe.) HONTRICHARD. Prenez mOn bras, Monsieur Adolphe, et lâchez de vous tenir sur vos jambes I Souvenez-vous que votre père est quincaillier ADOLPHE. ^^ Premier quincaillier. UONTRICHARD, à part Olympe est lancée, elle va faire des siennes! ADOLPHE. (A Pauline.) Vous ôtes uu ange. (A Irma.) Vous êtos doux angcs! MOiNTRICHARD. No leur dites pas cola, elles ne vous croiront pas. ADOLPHE. U Hontrichard.) Et VOUS aUSSi. 6

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

74 LE MARIAGE D'OLYMPEJ HONTRIGIARD. lit moi aussi, c'est entendu. Vous aussi, vous eies un au^u... insupportable... Allons, ûls Mathieu! (us lortent.) SCÈNE XV. IRMA, PAULINE. IRMA, b&Ulant et se déUranV Quelle drôle d'idée de lui donner une perle fausse? PAULINE. Fausse! Elle vaut au moins trois mille francs. IRMA, bondissanL Trois mille francs I Es-tu folle? PAULINE. Que veux~tu? je n'avais pas autre chose sous «a main, (iiêiancouquement.) Et puis Cela me portera bonheur! ma séparation réussira. IRMA. Tirons les cartes, Ven ai dans ma poche. PAULINE. Tu crois donc toujours aux cartes? IRMA, battant le jeu ae cartes. Si j'y crois 1 Il n'y a que cela de vrai au monde. PAULINE. Allons donc! IRMA. Tais-toi! on fmit toujours mal quand on ne croît à rieii. PAULINE. Je ne compte que sur moi.

The text on this page is estimated to be only 20.35% accurate

ACTE 11, SGtNE XV. 15 IRMA. Tu as raison... Il ne faut pas non plus s'abandonner... Aidetoi, le ciel t'aidera. PAULINE. Ahl oui, le ciell IRMA. C'est une façon de parler! — Coupe, ma fille. FIN DU BBUXIBME ACTlt.

ACTE TROISIÈME Même décor. SCÈNE PREMIÈRE.

MONTRICHARD, Un Domestique, puis PAULINE LE DOMESTIQUE.
Madame la comtesse prie M. le baron de l'attendre un instant. Voici les
journaux, (n soru) MONTRICHARD. Arriverais-je en pleine crise? Ce ne
serait pas adroit. Après tout, que m'importe? Si ce mariage-là m'échappe,
j'en retrouverai un autre... je suis un parti maintenant 1 — Tiens, mais alors
pourquoi me marier? PAULINE, entrant Hél bonjour, monsieur du corbeau!
MONTRICHARD. Je vous semble donc beau? PAULINE. Comme tout ce
qu'on a craint de perdre I MONTRICHARD. Bah I j'ai été assez heureux
pour vous donner des inquiétudes, madame la comtesse? PAULINE. ^r^
Voire même des insomnies, ou plutôt des cauchemars. Rester une semaine à
Hombourg sans écrire à vos amis, ingrat! Vou m'êtes apparu en costume de
décavé, la tête enveloppée de inges sanglants !

ACTE III, SCÈNE 1. 77 MONTRICHARD. Et vous avez versé une larme? Pleuré d'Olympe, quelle occasion pour mourir! Mais j'ai toujours manqué d'apropos. Loin de me faire sauter la cervelle, j'ai fait sauter la banque. PAULINE. Vraiment? . MONTRICHARD. , Comme j'ai l'honneur de vous le dire. PAULINE, avec enthousiasme. Quel homme! Quelle veine! Et on s'étonne que les femmes l'aiment et l'admirent! Ah! si tu voulais, Alfred, ce n'est pas cet imbécile de Baudel qui m'enlèverait... d.
^* MONTRICHARD. Ce serait cet imbécile de Montrichard... Mais tu serais encore plus bête que lui. PAULINE, riant. C'est bien vrai.
MONTRICHARD. Mais quelle est cette plaisanterie d'enlèvement?
PAULINE. C'est très sérieux. Je suis enfin résolue à rompre mon ban, et j'ai choisi le sire de Beauséjour pour complice de mon évasion.
MONTRICHARD. Mais on m'a dit ce matin chez lui qu'il était parti hier soir. PAULINE. Oui, pour Nice. MONTRICHARD. Pourquoi sans vous?
PAULINE. Moi, je reste pour négocier avec la noble famille une séparation amiable. MONTRICHARD* Et vous espérez l'obtenir ? PAULINE. J'en suis sûre. Il y aura un peu de tirage, parce que Je

78 LE MARIAGE D'OLYMPE. prétends dicter mes conditions ;
mais j'ai barres sur eux depuis hier, et tout s'arrangera, je vous en réponds.
Ah! on trouve que j'ai déshonoré la famille en y entrant... on verra ma sortie
! MONTRICHARD. Et pourquoi Baudet ne vous a-t-il pas attendue?
PAULINE. D'abord et avant tout j'avais à mettre hors d'atteinte certains
objets précieux qu'il emporte. MONTRICHARD. Vos diamants? PAULINE.
Et autre chose encore. Ensuite ne faut-il pas qu'il me prépare une
installation digne de moi? Croyez-vous que je veuille descendre à l'hôtel ?
J'en ai assez de la piteuse existence que je mène depuis dix-huit mois! Je
vais me rattraper, je vous en avertis. MONTRICHARD. Pauvre Baudell
Soyez bonne fille, comtesse; ne le mettez pas sur la paille. ^X^ou^r
PAULINE. ^ Il n'aurait que ce qu'il mérite; c'est un maître fat. ï
MONTRICHARD. Lui? une violette 1 PAULINE. Vous croyez ça? Ne m'a-
t-il pas soutenu, à moi, qu'il avait été l'amant d'Olympe Taverny.
MONTRICHARD. Tandis qu'au contraire il est de ceux qui ne l'ont pas été?
PAULINE. Ah I mais, dites donc, vous 1 MONTRICHARD. Pardon,
comtesse... si de ce nom j'ose encore vous nommer. PAULINE. Osez, mon
cher... je ne songe pas à le quitter.

ACTE III, SCÈNE I. 79 MONTRICHARD. Les Poy giron y songeront peut-être pour vous. PAULINE. Je renoncerais plutôt à mes donations matrimoniales. Leur nom est une mine d'or, mon cher. MONTRICHARD. Mais s'ils faisaient de ce renoncement une condition? PAULINE. Des conditions, eux? Pauvres gens! Je ne leur conseille pas de broncher. Je vous répète que je les tiens. MONTRICHARD. A ce point-là? PAULINE. A ce point-là. Je n'ai pas perdu mon temps en votre absence : je me livre depuis huit jours à un petit travail... MONTRICHARD. Oh! ne me le racontez pas! PAULINE. Vous craignez la complicité? MONTRICHARD. Je ne veux tremper dans vos diableries qu'en qualité de bon génie... et encore ! PAULINE. Et encore! Que voulez- vous dire? MONTRICHARD. Que ce mariage... je n'y tiens plus qu'à moitié. PAULINE. Gomment? MONTRICHARD. Je ne songe à faire des bêtises , moi, que quand je n'ai pas de quoi faire des folies. Or, j'ai de l'argent frais!... En second lieu, la jeune personne ne me paraît pas très sensible à mes agréments; si elle était réduite à me prendre comme pis-aller, je craindrais qu'elle ne me le fit payer cher; et, ma foi, j'aime mieux qu'elle coiffe sainte Catherine que moi !

CO LE MARIAGE D'OLVMPE. PAULINE. Jo n'insiste pas, puisque vous prenez les choses de ce côtélà... Je dois reconnaître que non seulement la petite n'a pas de disposition à vous aimer, mais qu'elle en aime un autre. HONTRICHARD. Je m'en doutais. PAULINE. Et cet autre, sa^ez-vous qui c'est? Je vous le donne en mille! C'est mon mari. MONTRIGHARD. Bah! qui vous l'a dit? Elle? PAULINE. Elle ne soupçonne même pas que j'ai découvert son secret. MONTRIGHARD. Commenta pu lui pousser cet amour sans espoir? PAULINE. , \ry^^\ Pas sans espoir... et c'est là le plus joIKâe l'affaire... Elle s'est mis en tête que je suis poitrinaire, que je n'en ai pas pour six mois... Je ne sais pas où elle a pris cela... MONTRIGHARD, à part. Je m'en doute, moi. PAULINE. Et elle attend mou décès avec une sérénité angélique. Les voilà, les anges de ces marchands de morale! Ma parole, nous valons mieux que ça, qu'en pensez-vous? MONTRIGHARD. Ma foi, entre celle qui a tendu ce piège et celle qui s'y laisse prendre, je donnerais le choix pour une épingle. Je l'échappe belle I Merci de l'avertissement.. v^ PAULINE. Et maintenant que vous êtes au courant, faites-moi l'amitié de vous en aller. Je suis attendue chez ma couturière avec qui je dois avoir une conférence sérieuse, car vous pensez bien que je ne compte pas étaler sur la promenade des Anglais les costumes monastiques dont je régalais la naïveté d'Henri. MONTRIGHARD. Vous reverrai-je ?

AGTB III, SCENE II. 81 PAULINE. Dans ce monde-ci, non; mais vous viendrez bien à Nice un jour où vous aurez besoin qu'on vous remette à flot ? MONTRIGHARD. Parbleu ! vous m'y faites songer ! (Tirant son portefeuille.) Rendez-moi donc le sennce de porter à Baudel ce bon sur la Banque de France... que je comptais lui offrir ce matin à son réveil. PAULINE. Un bon de cinquante mille francs ? à quel propos ? MONTRIGHARD. Un prêt qu'il m'a fait... PAULINE* Tu payeras donc toujours tes dettes, grand enfant ? MONTRIGHARD. On n'est pas parfait. PAULINE. A votre place, baron, je garderais à mon ami... cette poire pour la soif. MONTRIGHARD. Non pas... j'aurai peut-être soif avant lui et je serais capable de boire. Sauvons l'honneur ! PAULINE. Reprenez ça. Je n'aime pas à porter sur moi des petits papiers qui valent tant d'argent. MONTRIGHARD. Soit. J'enverrai par mon banquier. A revoir, comtessîna (n loi baïie la main.) PAULINE. A revoir, baronino. (n tort.) SCÈNE II PAULINE Mnto, pait GENBYIÈVE. PAULINE seule. Quel singulier mélange ! Je le croyais plus fort... Décidé

82 LE MARIAGE DIOLYMPE. ment il n'y a pas d*homme complet,.. (Entra GeneTlève qui tembl* eherchr qaelqua ohosa.)
BODJOUr, Geneviève. GBNBVIÈVB. Pardon, je ne vous voyais pas...
Gomment êtes-vous ce matin 7 PAULINB. Très bien, comme toujours.
GENEVIÈYE. Comme toujours I PADLINB. Vous cherchiez quelque chose ? GENEVIÈVE. Une petite clef d'or que j'ai perdue hier. PAULINE. La clef du fameux coffret, celle que vous appelez la clef de votre cœur?
GENEVIÈVE. Justement. PAULINE. Je vous avais bien dit qu'on vous la volerait. GENEVIÈVE. Oh 1 je la retrouverai I PAULINE, mettant aon chapaan. Tout se retrouve, excepté le temps perdu. GENEVIÈVE. Vous sortez T PAULINE. Ma couturière m'attend. GENEVIÈVE. Ah! vous pensez à la toilette? PAULINE. Oui, je suis dans un jour de gaieté.
GENEVIÈVE. C'est que vous allez mieux. PAULINE. Mais je me porte comme le pont Neuf, petite obstiné'3 que vous êtes.

ACTE III, SCÈNE III. 83 GENEVIÈVE. Ce n'est pas ce que vous
disiez l'autre jour. PAULINE. Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas que vous
m'avez juré de ne pas répéter un mot de ce que j'ai pu vous dire.
GENEVIÈVE. C'est un serment surpris... je vous supplie de m'en relever!
PAULINE. Dieu m'en garde ! Vous mettriez martel en tête aux
grandsparents qui me persécuteraient de leur sollicitude... La place ne serait
plus tenable. N'en parlons plus. GENEVIÈVE. J'aurai du moins fait mon
possible. PAULINE. Oui, vous avez mis votre conscience en règle. A tout à
l'heure, petit ange. (Bonne nuit.) SCÈNE III GENEVIÈVE seule. puis LE
MARQUIS et la MARQUISE. GENEVIÈVE, seule. J'ai mon idée... Mais
par quel détour attaquer la question avec grand-papa et grand' maman? (s'asseoit et reste rêveuse le menton dans la main.) O Henri ! mou cher Henri!
(Entrent le marquis et la marquise.) LE MARQUIS, montrant Geneviève à
la marquise. A quoi pense-t-elle donc? On dirait la statue de la Méditation.
LA MARQUISE. Elle a l'air triste ! LE MARQUIS. Bah!... Oui, très triste...
Qu'as-tu, mon enfant?

84 LE MARIAGE D'OLYMPE. GENEVIÈVE) tressaillant. Vous étiez là ? LA MARQUISE. Tu ne nous as pas entendus entrer?... Quelle grave pensée t'absorbait donc? LE MARQUIS. Est-ce qu'on t'a contrariée? GENEVIÈVE. Pas du tout! LA MARQUISE. Désires-tu quelque chose ? GENEVIÈVE> Non... (sa reprenant.) C'est-à-dire... LE MARQUIS. C'est-à-dire oui... Voyons, petite surnoise, dites-nous sur-le-champ ce que c'est. GENEVIÈVE. Je voudrais voir l'Italie! LE MARQUIS. Voir l'Italie !.. comme ça, au pied levé? GENEVIÈVE. J'ai le spleen... Vienne me déplaît... J'y tomberai malade. LA MARQUISE. Mais depuis quand as-tu cette fantaisie? GENEVIÈVE. Depuis longtemps; je ne voulais pas vous en parler ; j'espérais qu'elle me passerait. Elle ne fait que grandir! Je vous en supplie... emmenez-moi à Rome! LE MARQUIS. Mais cela n'a pas le sens commun. LA MARQUISE. C'est un caprice d'enfant gâté. GENEVIÈVE. Non, je vous le jure! J'ai besoin de faire ce voyage 1 Je n'ai pas coutume d'abuser de votre bonté, D'est-ce pas? il m'en

ACTE III, SCÈNE III. 82 coûte de vous demander le sacrifice de votre tranquillité, de vos habitudes... LB MARQUIS. Obi nos habitudes... la principale est de te voir contente, et je commence à croire qu'elle nous manquerait ici. Qu'en dites-vous, marquise? LA MARQUISE. Nous sommes chez nous partout où Geneviève est heureuse. GENEVIÈVE. Eh bien ! si vous me conduisez à Rome, je vous promets de chanter du matin au soir; vous m'aurez toute la journée autour de vous ; il n'y aura pas de bals qui vous prendront votre petite-fille ; nous serons bien plus ensemble. LE MARQUIS. C'est vrai nous serions bien plus ensemble. GENEVIÈVE. Vous nous apprendrez le whist, à Pauline et à moi. LE MARQUIS. Pauline serait donc du voyage? GENEVIÈVE. Sans doute, c'est un voyage de famille ! Tous les soirs vous aurez votre partie comme ici, et même plus agréable; car je serai votre partenaire, et vous pourrez me gronder quand je couperai vos rois, tandis que vous n'osez pas gronder bonne maman. LE MARQUIS. Eh bien, je ne dis pas non... Si la marquise y consent, nous reparlerons de cela. GENEVIÈVE. Comment, nous en reparlerons? LE MARQUIS. Donne* nous le temps de nous faire à cette idée, que diable ! GENEVIÈVE. Vous me montrerez Rome vous-même, grand-papa... Toutes les jeunes filles y vont avec leur mari, qui leur explique les monuments... Moi, j'aime bien mieux que ce soit vous.

86 LE MARIAGE D'OLYMPE. LA MARQUISB. Elle a raison, mon ami; profitons du temps où elle est à nous seuls. LB MARQUIS. Si on m'avait dit il y a une heure que je passerais Thiver à Rome, on m'aurait bien étonné. GENEVIEVE. Vous consentez I Obi que je vous remercie I LA MARQUISE. Ses couleurs lui sont déjà revenues. GENEVIEVE. Quand partons-nous? LE MARQUIS, riant. Donne-moi ma canne et mon cbapeau. LA MARQUISB. Quels délais nous accordes- tu pour nos préparatifs? GENEVIÈVE. Je les ferai, vous n'aurez qu'à monter en voiture. LE MARQUIS. Voyons, donne-nous huit jours. GENEVIÈVE. Non, c'est trop! vous auriez le temps de changer d'avis. LA MARQUISE. Eh bien, quatre I GENEVIÈVE. Trois. LE MARQUIS. Mais tu chanteras du matin au soir? GENEVIÈVE. Et je ferai votre whist... je vous lirai le journal... enfin, tout ce que vous voudrez... je vous adore 1 (EUelai saute aa cou.) LE MARQUIS. Décidément, ce voyage me sourit... Si nous partions demain? ^ GENEVIÈVE. Je vous ai donné trois jours... je suis raisonnable! Il nous faut le temps de décider Pauline et Henri. ^

ACTE III, SCÈNE IV. 87 LA MARQUISE. Je ne pense pas qu'ils fassent de difficultés. GENEVIÈVE. S'ils en faisaient... vous êtes le chef de la famille, grandpapa; vous emploieriez votre autorité. LE MARQUIS. Il me semble que le chef de la famille, c'est toi. GENEVIÈVE. D'abord je vous préviens que si Pauline ne vient pas avec nous, je ne pars pas. Si vous tenez à ce voyage, arrangez-vous. LE MARQUIS. C'est bien, mademoiselle; j'emploierai mon autorité. (à la marquise.) Quand nous aurons des arrière-petits-enfants, ils nous feront marcher à quatre pattes. UN DOMESTIQUE, entrant. Un monsieur dont voici la carte demande à voir M. le marquis. LE MARQUIS, prenant la carte. Mathieu, dit Adolphe. Je ne connais pas. A quoi ressemble-t-il, ce monsieur ? LE DOMESTIQUE. A un acteur que j'ai entendu souvent au petit théâtre... Je crois même que c'est lui. LE MARQUIS. Que peut-il me vouloir ? Un artiste, un Français !.. Faites entrer. LA MARQUISE, à Geneviève. Va dans ta chambre. (Geneviève sort.) SCÈNE IV. LE MARQUIS, LA MARQUISE, ADOLPHE. ADOLPHE. Je VOUS demande pardon de vous déranger, madame et

88 LE MARIAGE D'OLYMPE, monsieur; c'est à madame la comtesse que j'eusse désiré par* 1er; mais elle est sortie et j'ai pris la liberté... LE MARQUIS. Enchanté de vous voir, mon cher, j'ai toujours aimé les artistes. ADOLPHE. Pardon, monsieur le marquis... ce n'est pas l'artiste qui se présente à^us, c'est l'homme du monde. Vous voyez un fils de famille é^ai^ur les planches par une vocation irrésistible, mais qui re^tr(mve en les quittant ses manières originelles. LE MARQUIS, sèchement. Alors, c'est différent. Que puis-je pour votre service ? AD0*tpHE . Reprenons de plus haut, si vous permettez. J'ai eu tout dernièrement l'honneur de m'asseoir à votre table. LE MARQUIS. A ma table? Vous rêvez, monsieur ! ADOLPHE. Pas le moins du monde. La scène (c'est le mot) se passait même dans cette salle, témoin ce tableau, dont nous avons allumé tout le luminaire. (Regardant la marquise.) Très ressemblant, madame, et, par conséquent, très noble, mes compliments. C'est si rare un bon portrait! J'ai voulu avoir celui de madame Mathieu... LE MARQUIS Au fait, monsieur. LA MARQUISE. Quel jour cela se passait -il ? ADOLPHE. Samedi dernier. LA MARQUISE, h son mari. Le jour do l'arivée de madame Morin. Nous dînions en viUe, vous et moi, ADOLPHE. Vous étiez absents, en effet... Nons n'étions que quatre convives : votre charmante nièce, une dame âgée, de la plus haute

ACTE HT, SCÈNE IV. 8D dislinclion, un gentilhomme fort gai,
et q ifin votre serviteur qui se trouvait là par occasion. LE MARQUIS.
Quelle occasion ? ADOLPHE. J'étais venu proposer une loge pour ma
représentation à bënëGce. LE MARQUIS. DiteVle donc tout de suite,
monsieur. Je ne vais plus au spectacle, mais, en qualité de compatriote, je
suis prêt à souscrire. ADOLPHE. Vous êtes trop bon. La représentation a eu
lieu hier. LE MARQUIS. A-t-elle été brillante ? ADOLPHE. Elle n*a pas
couvert les frais. dxN^ LE MARQUIS. Je comprends. Veuillez me dire le
prix de ma loge ? ADOLPHE. Mais je ne demande pas Taumône, monsieur.
Je sors d'un père qui, sans être gentilhomme, est un des bons quincailliers
de Paris. LE MARQUIS, Mariant. C'est une noblesse qui en vaut bien une
autre. Je n'avais pas desseïn de vous offenser, monsieur. LA MARQUISE.
Nous vous faisons toutes nos excuses. ADOLPHE. Je n'en demande pas
tant, madame. LE M A R Q U I S , lai offrant ane ehaise. Asseyez-vous
donc. (Lai présentant ta tabatièrv.) PrOneZ-VOUS du tabac t ADOLPHE.
Par boutade.

90 LE MARIAGE D'OLYMPE. LE MARQUIS. Comment trouvez-vous celui-là ? ADOLPHE. Délicieux. — Mais oii en étais-je? LE MARQUIS. Vous étiez à table... ADOLPHE. ^ Parfaitement. A la fin du dîner, on me demanda quelques chansonnettes... Naturellement je ne voulus pas entendre parler d'honoraires, puisque j'avais chanté comme homme du monde... Alors, madame la comtesse me força d'accepter cette perle pour ma femme. (Il tire une perle de sa poche.) LA MARQUISE, vivement. Voyons, monsieur... (ii la lui donne.) N'est-ce pas une perle qui faisait partie d'un collier de diamants ? ADOLPHE. Oui, madame. LE MARQUIS, à part. Voilà un trait de mauvais goût. ADOLPHE. Je voulais conserver ce souvenir ; mais j'avais compté sur cette maudite représentation d'hier pour payer quelques dettes. LE MARQUIS. Vous avez des dettes? ADOLPHE. Dettes de jeu... (à part.) chez le boulanger... (Hauu) exigibles dans les vingt-quatre heures, comme bien vous savez, et je me suis résigné à porter ce bijou chez le joaillier. LE MARQUIS. Qui vous a édifié sur sa valeur. ADOLPHE. Oui, monsieur. Or je ne puis croire que madame la comtesse ait eu l'intention de me faire un cadeau de cette importance. LE MARQUIS. De quelle importance ?

ACTE III, SCÈNE IV. 91 ADOLPHE. Le joaillier m'en offre mille florins. LE MARQUISE. Elle est donc fine ? (Frappant la perle contre la table.) Oui bien I LE MARQUIS. Qu'est-ce que cela signifie? ADOLPHE. Que supposiez-vous donc ? Que je venais réclamer de l'argent, quand au contraire... LE MARQUIS. Vous en rapportez!... Touchez là, monsieur, vous êtes un galant homme. Quant à cette perle, ma nièce savait ce qu'elle faisait en vous la donnant; elle est bien à vous. Mais permettez-moi de vous la racheter pour la lui rendre. ADOLPHE. Ah! monsieur le marquis! LE MARQUIS. Je vous demande la préférence sur votre joaillier I LE MARQUISE, bas au marquis. Pauvre garçon I il est tout décontenancé I LE MARQUIS. Et puisque mon tabac vous paraît bon, faites-moi l'amitié d'accepter ma tabatière en souvenir de moi. (Il lui donne sa botta.) ADOLPHE. Ah! monsieur le marquis, je vous jure qu'elle ne me quittera plus. LE MARQUIS. A revoir, mon bon ami. I ADOLPHE. Quoi... VOUS me permettez de revenir de temps en temps? LE MARQUIS. Les honnêtes gens comme vous sont toujours les bienvenus chez les honnêtes gens comme moi. ADOLPHE. Ah I monsieur le marquis, vous m'avez décoré I

92 LE MARIAGE D'OLYMPE. LE MARQUIS, riant. L'ordre de la Tabatière ((Adolphe sort)] SCÈNE V. LE MARQUIS, LA MARQUISE, pufs HENRI LE MARQUIS. Voilà un brave garçon qui emporte un de mes préjugés ! (Henri entre.) Tieus, moH Doveu, tu rendras cette perle à ta femme et tu la prieras de ne plus nous donner des lanternes pour des vessies, en d'autres termes de ne plus nous donner du diamant pour du strass. HENRI y aUânt & la marquise. Comment cela? LA MARQUISE. Cette perle est fine, comme le reste probablement, HENRI. Mais alors pourquoi ce mensonge qu'elle nous a fait? LA MARQUISE. ^y-^ Elle aura craint que vous ne la grondiez de s'être passé un caprice aussi cher. HENRI. Mais j'ai mis cinquante mille francs à sa disposition pour acheter des diamants; elle m'aurait avoué qu'elle avait pris les devants. LA MARQUISE. Un peu de mauvaise honte peut-être. HENRI. C'est possible. LE MARQUIS. La voici! Parbleu, je veux me donner le plaisir de l'embarrasser là-dessus. (Uenri, après rentrée de Pauline, descend & gauche et ne cesse de Tobserver»)

ACTE m, SCÈNE VI. 93 SCÈNE YI. Les AIEÏIBS, PAULINE, en chapeau, entrant pu le fond. LE MARQUIS. Vous arrivez bien, ma nièce ; nous parlions de votre strass, et nous nous étonnions des progrès de la chimie. PAULINEi 6tant son ohapeaaa et son ehtle an fond de la scène. Le fait est qu'on imite le diamant à s*y méprendre. LB MARQUIS. Montrez-nous donc cette rivière ? PAULINE. Je ne Tai plus... je l'ai renvoyée au marchand. LE MARQUIS. Pourquoi donc ? PAULINE. Madarre m'a fait comprendre que la comtesse de Puygiron ne pouvait pas porter de bijoux faux. LA MARQUISE. On vous tend un piège, mon enfant. JHENRI. Ma tante 1 LA MARQUISE. Non, je ne veux pas qu'on la pousse plus avant dans son petit mensonge. Nous savons que vos diamants sont vrais. PAULINE. Ah! eh bien, j'avoue... LE MARQUIS. Que vous ne les avez pas renvoyés au marchand ? PAULINE. Mon Dieu, si! j'ai craint que ma ruse ne se découvriu.. et j'ai mis fin à cet enfantillage ridicule. HENRI Combien le marchand vous a-t-il pris ?

'J4 LE MARIAGE D'OLYMPE PAULINE. Rien du tout. HENRI. Rien du tout? PAULINE. Sans doute. HENRI. Pas même la valeur de cette perle I (ii la lui montre.) PAULINE à part. Diable I (Haut.) Je voulais vous cacher... je comptais payer sur mes économies... HENRI. Où demeure-t-il T PAULINE. Ne vous en occupez pas ; je m'en charge. HENRI. Où demeure-t-il? PAULINE Mais monsieur... celte insistance. HENRI. Répondez sans chercher de subterfuges! PAULINE. Que soupçonnez-vous donc " ^ HENRI, arec éclat. Je soupçonne que ces diamants vous ont été donnés par M. de Beauséjour 1 PAULINE. Ohl Henri! LA MARQUISE. Vous outragez votre femme 1 HENRI. Si je me trompe, qu'elle me dise l'adresse du marchand, et je vais m'assurer sur Theure... PAULINE. Non, monsieur ^ je ne descendrai pas à me justifier. Vos

ACTE 111, SCÈNE VI. 95 soupçons ne méritent pas que je les dissipe. Croyez tout ce qu'il vous plaira. HENRI. Vous oubliez que vous n'avez pas le droit de le prendre de si haut. PAULINE. Pourquoi, s'il vous plaît? Je vous défie de le dire. HENRI. Vous m'en défiez? LE MARQUIS. Tu es fou, mon ami. Ta femme a tort de s'obstiner dans une cachotterie puérile, j'en conviens; mais, que diable, penso donc à l'infamie dont tu l'accuses. LA MARQUISE, h Pauline. Pauline, ayez pitié de cet insensé, ôtez-lui cet horrible soupçon ! PAULINE. Non... madame... non, je ne dirai pas un mot. HENRI. Misérable! Elle s'est vendue! LE MARQUIS. Henri, votre conduite est indigne d'un gentilhomme. Demandez pardon à votre femme. HENRI. Ah! c'est à vous que je dois demander pardon... Cette femme, c'est Olympe Taverny! (le marquis resta atterré, Immobile, la marquise près de lui, Pauline & droite de la scène, Henri & gauche. — Henri, s'approchant de son oncle et mettant un genou en terre.) Pardonnez-moi, mon père ! pardonnez-moi d'avoir déshonoré le nom que vous portez! d'avoir consenti aux impudiques postures de cette femme, d'avoir souillé de sa présence voire chaste maison ! LE MARQUIS. Je ne vous connais plus ! LA MARQUISE. m'aimait alors! il la croyait digne de nous, puisqu'il la croyait digne de lui... Ce mariage a été la ruine de son enfance ^

93 LE MARIAGE D'OLYMPE. (I non le crime de son honneur... Ne le repoussez pas, mon umi, il est bien malheureux ! Le marquoig, après un silence, tend la main à Henri, et le relève sans le regarder* Henri pYend les mains de sa tante et les baise arec effusion. HENRI. Je vais souffleter M. de Beauséjour. Un duel à mort, au pistolet, à dix pas. LE MARQUIS. Va, je serai ton témoin. (Henri sort. SCÈNE VIL LES MÊMES, moins HENRI (Le marquis oarre un meuble et en tire une botte de pistolets qu'il pose sur la table en silence.) PAULINE. Ne prenez pas la peine de préparer les armes, monsieur le marquis. Votre neveu ne soufflettera pas M. de Beauséjour, par l'excellente raison que M. de Beauséjour a quitté Vienne depuis hier soir. Si je n'ai pas retenu Henri, c'est que la présence de ce fougueux jeune homme aurait gêné l'explication que nous allons avoir ensemble. LE MARQUIS. Une explication entre nous, mademoiselle? Vous vous expliquerez devant les tribunaux. PAULINE. Je pense bien que vous voulez m'y traîner, et c'est justement à ce propos que nous avons à causer. Il y a une pièce du procès que vous ne connaissez pas et que je tiens à vous communiquer. LE MARQUIS. Votre avoué s'en chargera. Laissez-nous. PAULINE. Soit, (a la marquise.) Voulez-vous bien, madame, remettre à mademoiselle Geneviève celte petite clef d'or qu'elle cherche depuis hier?

ACTE m, SCÈNE VII. 07 LA MARQUISE. La clef ducofTrot...

PAULINE. Qui renferme le journal de son cœur. LA MARQUISE.

Gomment se trouve-t-elle entre vos mains? PAULINE. Très simplement : je l'ai dérobée. C'est peut-être indélicat; mais j'ai été si mal élevée! Je

pressentais que je trouverais dans cet éerin des armes dont j'aurais un jour besoin ; je ne me trompais pas. Si madame la marquise daignait prendre connaissance de quelques extraits seulement? (EUe présente un papier è la marquise.) LE MARQUIS. Une nouvelle infamie, sans doute? PAULINE •

Le mot est dur, mais ce n'est pas à moi de défendre votre petite-fille. LA MARQUISE, ouvrant le papier. Ce n'est pas son écriture I PAULINE.

Parbleu ! me croyez-vous assez simple pour vous livrer l'original? Il est en mains sûres, à Paris. Lisez donc. LA MARQUISE, lisant. a 17 avril. Que se passe-t-il en moi? Henri n'aime plus » Pauline;- c'est moi qu'il aime... » LE MARQUIS, à sa femme. Henri aurait-il eu l'indignité... PAULINE, è ffauche. De faire une déclaration à sa cousine?... On le dirait, n'est-ce pas?

Mais rassurez-vous, c'est moi. LE MARQUIS, passant an miUea. Vous, madame! PAULINE. Je n'ai dit d'ailleurs que la pure vérité* G

^ d '« LE MARIAGE D'OLYMPE. LE MARQUIS, à sa femme.
 Henri aime sa cousine? LA MARQUISE, Usant. « G^est moi qu'il aime.
 Ah! je sens maintenant que je n'ai » jamais cessé de l'aimer... » (parié.)
 Pauvre enfant! (Lisant.) » Ayez pitié de moi, mon Dieu! Cet amour est un
 crime. Donnez-moi la force de résister de mon cœur. Je le croyais si »
 bien mort. Pourquoi Ta-t-on ranimé? » j'ai LE MARQUIS, à Pauline.
 Oui, pourquoi? PAULINE. Continuez, vous allez voir ! LA MARQUISE,
 Usant. « 20 avril. Je suis troublée jusqu'au fond de l'âme. Où puis-je
 trouver la force de combattre un amour qui peut devenir légitime? Hélas !
 il ne sera jamais sans remords. Il est » déshonoré par l'horrible espoir qu'il
 accueille malgré moi. » Est-ce ma faute pourtant si Pauline ne veut pas
 guérir du » mal qui la tue?.. » LE MARQUIS. Toujours vous, n'est-ce pas?
 (Pauline s'écroule.) LA MARQUISE. Voilà pourquoi elle voulait nous
 conduire en Italie ! LE MARQUIS, & Pauline. Un homme capable d'une
 pareille infamie, on le tuerait comme un chien ! Mais une femme, tous les
 attentats lui sont permis. PAULINE, tournant la tête vers lui en souriant.
 C'est bien le moins que nous ayons les privilèges de notre faiblesse, vous en
 conviendrez. Pour en revenir à votre petite-fille, je crois que la lecture de son
 petit roman lui attirerait plus d'admirateurs que de maris. Mais rassurez-
 vous, je ne publierai ce document précieux que si vous m'y réduirez, et vous
 ne m'y réduirez pas, j'en suis sûre. ^ ' " LE MARQUIS. Faites vos
 conditions, madame. l^

ACTE III, SCÈNE VII. 99 PAULINE. A la bonne heure, vous voilk raisonnable. Je le serai aussi. Je ne demande qu'une séparation amiable avec mes donations matrimoniales. LE MARQUIS. Mais vous quitterez notre nom ? PAULINE, Ah ! monsieur le marquis. Je sais trop ce qu'il vaut. LE MARQUIS. Nous vous le payerons I PAULINE. Vous n'êtes pas assez riche. Et puis que penseriez-vous de moi si je vous le vendais? Non, je l'ai, je le garde. Une séparation amiable ne peut pas m'ôter ce que ne m'ôterait pas une séparation judiciaire, soyez juste. LA MARQUISE, à son mari. Elle nous tient sous ses pieds ! LE MARQUIS. Soit! PAULINE. Ainsi voilà qui est convenu... vous vous chargez d'arranger les choses avec Henri. Moi, j'ai hâte de vous délivrer de ma présence. (EUe fait quelques pas.) LE MARQUIS. Permettez; il nous faut d'abord le journal de Geneviève. PAULINE. Ne vous ai-je pas dit qu'il est à Paris? LE MARQUIS. Écrivez au receleur qu'il vous le renvoie courrier par courrier. PAULINE. Rien de plus simple en effet. Mais si je me dessaisis de raon gage, quelle sera ma garantie? LE MARQUIS. Ma parole de gentilhomme.

100 LE MARIAGE D'OLYMPE. PAULINE. C'est juste. Entre
 gens d'honneur une parole suffit. Eh bien, je vous donne la mienne que je
 n'abuserai pas du précieux V dépôt... Quel intérêt y aurais-je d'ailleurs? V- ^
 LE MARQUIS. Le plaisir de vous venger de nous. Vous devez nous haïr,
 car vous sentez que nous vous méprisons. ^\f " PAULINE. ,t> Si c'e.^t ainsi
 que vous espérez m'araadouier I ^^ LA MARQUISE. Le marquis est
 violent, il a tort... Laissez- vous toucher, madame 1 Accordez-nous la grâce
 de notre enfant ! Ayez pitié de nos cheveux blancs... Je prierai Dieu pour
 vous! \ PAULINE , souriant. A charge de revanche, madame. LE
 MARQUIS. Assez, marquise ! (U passa derant PauUne sans la regarder 1
 pré« santé sa main & la marquise.) LaiSSez-moi aVOC elle. LA
 MARQUISE. . Mon ami. .. LE MARQUIS, la oondoisant vers la porte.
 Laissez-nous I (La marquise sort. La marquis loi envoie des doux maios on
 long baiser et revient en scène.) SCÈNE YIIL LE MARQUIS, PAULINE.
 PAULINE. Vous êtes pâle, monsieur le marquis. LE MARQUIS, les bras
 croisés et Immobile. Vous le seriez plus que moi si vous saviez à quoi je
 pense. PAULINE. Des menaces? LE MARQUIS, lentement. N'avons-nous
 pas épuisé les supplications? Ma sainte femme n'a-t-elle pas en vain courbé
 le front devant vous? \-'

ACTE III, SCÈNE VIII. 401 PAULINE. Eh bien, après? LE MARQUIS, s'élaogant sur elle. Après, misérable ! (ii s'arrôte.) Nous n*avons plus de salut h attendre que de nous-mêmes, comprends-tu ? PAULINE. Vous ne me faites pas peur, j*en ai muselé de plus féroces que vous. LE MARQUIS, d'une toIx brève Écrivez la lettre que je vous ai dite. / . , PAULINE, haussant les épaulée. Vous rabâchez, marquis. LE MARQUIS. Écrivez-la tout de suite, entendez-vous? Demain serait trop Urdl * PAULINE. Parce que ? LE MARQUIS. Parce que le secret de ma petite-âlle une fois ébruité, il n^y aurait plus pour elle d'autre réparation possible que d'épouser votre mari... Et elle l'épouserait, je vous le jure! PAULINE, souriant. Voulez-vous dire par là que vous me suppi imeriez ! Ah ça l mon cher monsieur, me prenez-vous pour une enfant? (EUe fait quelques pas.) LE MARQUIS, mettant la main sur la boîte de pistolets. Prenez garde! PAULINE. A quoi? ne taquinez donc pas vos pistolets, ils ne sont pas chargés. Finissons cette petite comédie ; elle ne vous réussira pas. LE MAEQUISy se contenant. Écrivez, et je vous donne cinq cent mille francs. PAULINE. Vous m'offrez de m'achetermes c?non8 le jour de la bataille?

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

402 LE MARIAGE D'OLYMPE. Je suis votre servante ; adieu, cher oncle... (BUe le dirige yera la porta de gauche.) LE MARQUIS, prenant «n pistolet. Si VOUS passez le seuil de cette porte, je vous tue. PAULINE , aur le seuil, fredonnant l'air des Étudiants. Quand on a compromis Une petite fille... LE MARQUIS fait feu, Pauline Jette un cri et tombe dans la coulisse. — Le marquis prend le leoond pistolet, l'arme et dit ; Dieu me jugera. FIM.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 18.25% accurate

EMILE AUGIER DB l'académie française . LE MARIAGE
D'OLYM PE • PIÈCE NOUVELLE ÉDITION CONFORME A LA
REPRÉSENTATION PARIS CALMANN LÉVY, ÉDITEUR ANCIENNE
MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES 101 AUBERT, 3, ET BOULEVARD
DES ITALIENS, 15 A LA LIBRAIRIE HOUVILLON 4884